

PHILIPPE CHAGNON

Emmanuel P. Library



34221 11995 7988

Le pourboire



t

LE POURBOIRE

Les projets littéraires et les voix singulières qui paraissent sous la couverture d'ENCRAGES s'engagent sur les divers chemins de l'imaginaire pour raconter des histoires inscrites dans l'univers contemporain.

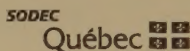
Philippe Chagnon

Le pourboire

roman

triptyque

Le Groupe Nota bene (Triptyque) remercie le Conseil des arts du Canada
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC)
pour leur soutien financier.



Gouvernement du Québec
Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Triptyque est une division du Groupe Nota bene.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes
ou des faits existants est de l'ordre de la coïncidence.

© Triptyque, 2019

ISBN : 978-2-89801-017-0

ISBN PDF : 978-2-89801-018-7

I

Plusieurs semaines après l'achat des billets d'avion, nous nous retrouvons, Sophie, mes parents et moi, dans une petite navette sombre qui fait le trajet entre le stationnement de l'aéroport et l'aéroport. Jusqu'à maintenant, il n'y a que nous quatre, plus le chauffeur. Avant d'arriver à destination, il faut faire le tour de toutes les sections du stationnement, même si personne n'attend dans les abribus. Le trajet donne presque l'impression qu'on se rend en prison : le temps est gris, une petite neige tombe depuis le lever du jour, le véhicule semble avoir un problème au niveau de sa suspension – je dois même me protéger la tête par moment. Les haut-parleurs de la radio portative du chauffeur diffusent une musique classique que je n'arrive pas à reconnaître. À l'extérieur, l'état de la température empire de minute en minute, ça confirme que nous partons au bon moment de l'année, celui où l'hiver semble ne plus vouloir se terminer. La navette ralentit et s'arrête pour laisser entrer un couple de sexagénaires. À six passagers, l'espace demeure encore confortable. Je garde un œil sur nos valises de peur qu'elles ne se renversent sur le côté ou pire, qu'il y en ait une qui tombe en bas de l'étage précaire qui soutient nos biens à l'aide d'élastiques à crochets. Ma mère engage la conversation avec la dame qui vient de prendre place près d'elle. Sophie examine son cellulaire. Mon père regarde dehors. Je fixe les valises. Je me demande si c'est la hâte d'arriver qui nous impose inconsciemment à tous les trois ce silence.

Lorsque je crois que nous avons enfin fait le tour complet de tous les abribus du stationnement, le walkie-talkie du chauffeur émet une directive ; il faut aller chercher une famille qui vient tout juste d'arriver et qui attend dans la section la plus éloignée. Plus tôt, le chauffeur nous avait prévenus que l'un de ses collègues n'était pas rentré ce matin et que ce genre de situation pouvait se produire. Il était désolé, mais ne pouvait rien y faire. Personne ne bronche à l'annonce de ce détour, nous sommes tous très en avance sur notre heure de départ.

À dix passagers, la température de l'habitacle commence à être insupportable. Même si nous avons tous retiré nos manteaux d'hiver pour les laisser dans le coffre de la voiture, je sens que je ne suis pas le seul à transpirer dans mon chandail. Heureusement, et bien que nous ne soyons pas encore en retard, le chauffeur accélère considérablement la cadence – et personne d'autre ne monte à bord jusqu'à destination. À l'arrivée, nous laissons la famille ainsi que le couple de sexagénaires passer devant nous. Ceux-ci semblent tout à coup pressés par le temps : la femme, surtout, montre des signes d'impatience. Pendant que la famille regroupe ses bagages, la dame soupire fort et parle dans le creux de l'oreille de son mari qui roule des yeux à chaque remarque, comme pour l'appuyer. La famille retardataire finit par descendre, les grincheux également. Ils disparaissent tous rapidement dans la vaste étendue de l'aéroport où je mets les pieds pour la première fois.

Il y a encore deux bonnes heures à tuer avant d'embarquer dans l'avion. Nous nous dirigeons vers les comptoirs pour enregistrer nos bagages. La dame qui nous sert, Sophie et moi, est gentille, mais sans plus. Elle nous pose quelques

questions faciles avant de fixer l'écran de son ordinateur, de sortir un formulaire d'un tiroir métallique grinçant et de le remplir. Elle tamponne ses documents, esquisse un sourire et dit : « C'est terminé, vous pouvez y aller. » Nous la remercions et nous allons un peu plus loin pour attendre mes parents qui font toujours la file pour déposer leurs valises.

Je suis étonné par les dimensions du bâtiment. Ce n'est pas que je ne m'y attendais pas, non, c'est plutôt de voir en vrai ce que j'ai si souvent imaginé ou vu à la télévision qui me fascine. Sophie me demande si je commence à être excité et je dis oui. Je lui retourne sa question et elle me répond que, contre toute attente, elle est plutôt sereine et calme. Nous échangeons un regard complice, puis mes parents arrivent libérés de leurs grosses valises. Nous avons convenu d'aller manger un petit quelque chose avant de passer les postes de sécurité. Tout juste devant ceux-ci, de l'autre côté du corridor, est situé un restaurant qui semble servir un peu de tout sur leur menu. C'est là que nous arrêtons notre choix. Le service est rapide. J'engloutis un burger sans saveur et des frites molles en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. J'éprouve ensuite une forte envie de fumer, ce qui ne m'est pas arrivé depuis longtemps. Si je ne me retenais pas, je sortirais à l'extérieur de l'aéroport, demanderais du feu à un passant, puis lui quèterais une cigarette, je l'allumerais, humerais ses arômes, en tirerais quelques bouffées et regretterais sur le coup mon geste impulsif. Il y a maintenant près d'un an jour pour jour que j'ai arrêté pour de bon, il serait dommage que je me laisse aller aussi facilement. Puis l'envie se dissipe aussi vite qu'elle est arrivée. Ma mère me demande quelque chose, ce qui me fait reprendre contact avec ceux que j'accompagne. Je lui fais répéter sa question, elle veut simplement savoir si je vais bien, mon teint est pâle et je ne parle pas beaucoup. « Oui, maman, je vais bien, j'étais simplement dans la lune. » En s'adressant cette fois à tout le monde, elle demande si nous sommes

prêts à y aller, ce que nous nous empressons de faire. Mon père demande la facture, paye pour nous tous, et nous nous dirigeons de l'autre côté du couloir, où nous passons la sécurité sans aucun problème.

N'ayant pas succombé à la tentation d'acheter parfums et alcools à prix dérisoires, je prends place dans un fauteuil près d'une fenêtre à quelques pas de la porte d'embarquement. Entre mes jambes, je garde mon bagage à main et celui de Sophie qui se promène encore avec mes parents à travers les rangées de produits sans taxes qui nous sont proposés. Mon attention se porte vers l'extérieur de l'aéroport, plus précisément vers un avion qui recule et essaie de se stationner en parallèle entre deux hangars. C'est la première fois que j'en vois un d'aussi près. C'est un appareil énorme et je ne sais pas de quel modèle il s'agit. Soudainement – sans m'en rendre compte, je rongerais mes ongles –, je m'arrache un petit bout de peau, celle autour de l'ongle de mon pouce droit. Constat des dégâts de la blessure : un peu de sang s'écoule de la minuscule fissure. Ça fait plus mal que ce que j'aurais pu croire, je sens les pulsations de mon cœur dans mon doigt. Comble de mon malheur, c'est le même doigt que je me suis entaillé sévèrement il y a deux semaines, alors que je coupais du persil et qu'une distraction d'une fraction de seconde a failli m'enlever une phalange. Je fouille mon sac à la recherche d'un mouchoir ou d'un pansement, mais ne trouve ni l'un ni l'autre. Je n'ai pas d'autre choix que de nettoyer le sang avec ma bouche, ce qui ne me dérange pas puisque je ne déteste pas ce petit goût métallique. Je lève les yeux de ma blessure et j'aperçois Sophie qui me regarde depuis l'étalage de parfums. Je lui envoie la main, celle qui n'a rien, et elle me salue à son tour. Elle se met aussitôt en marche vers moi, me rejoint sans rien avoir acheté, et prend le relais pour surveiller les bagages à main pendant que je vais à la salle de bain. L'eau froide que je fais couler sur mon doigt me fait du bien. En

moins d'une minute, la sensation de brûlure a diminué de moitié. Je saisis un morceau de papier hygiénique, l'enroule autour de mon pouce et exerce une légère pression. Après deux minutes, les saignements sont terminés. J'en profite pour vider ma vessie dans mon pays une dernière fois, enlève le pansement improvisé et repasse mes mains sous l'eau pour les nettoyer. Le séchoir ne fonctionne pas.

À ma sortie de la salle de bain, mes parents sont assis en silence en face de Sophie. Je reprends ma place à ses côtés. Une voix qui résonne dans le bâtiment annonce l'embarquement d'un vol qui n'est pas le nôtre. Au même moment, je lève les yeux vers l'écran ayant pour unique utilité d'indiquer les heures des prochains départs. Il affiche : information non disponible. Il faudra être vigilants pour ne pas rater le message d'embarquement qui nous concernera. Mon père, qui sait que j'ai le mal des transports – tout comme lui –, me demande si je désire un comprimé de Gravol. Étant donné que j'ai souvent mal au cœur en automobile et en autobus, je prends la capsule d'aluminium qu'il me tend, la perce pour en sortir le comprimé et l'avale avec une gorgée d'eau prise à la fontaine près du couloir de la salle de bain.

Environ trente minutes plus tard, on appelle enfin notre numéro de vol au micro. Nous prenons nos sacs et nous nous dirigeons vers la porte où il faut encore une fois présenter notre passeport et nos billets. La file est longue et nous avançons lentement. Je remarque que la majorité des gens qui étaient assis dans notre section sont maintenant debout, devant ou derrière nous. Après avoir présenté nos documents à un préposé, nous avançons dans un long corridor en accordéon qui rapetisse en largeur au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'avion. Lorsque c'est à mon tour d'entrer, je dois encore présenter – eh oui ! – mon billet pour qu'on puisse m'indiquer que mon siège est quelque

part vers la droite. Mes parents se dirigent du même côté que nous et nous nous souhaitons un bon voyage lorsqu'ils trouvent leurs sièges et qu'ils y prennent place. Sophie et moi continuons à descendre l'allée avant de nous arrêter environ huit rangées plus loin. Assis côte à côte, nous sommes heureux de constater qu'il n'y a personne d'attitré au siège libre qui donne sur l'allée. Comme nous l'avions déjà convenu, c'est moi qui suis assis sur le bord du hublot ; au vol du retour ce sera au tour de Sophie. Par la petite fenêtre ronde, j'ai une vue sur l'aile gauche de l'avion dont la grosseur des réacteurs m'impressionne. Plus bas, l'asphalte gris est étonnamment lointain : nous sommes assis à une bonne distance du sol. Des papillons commencent à s'agiter dans mon ventre. Ce n'est pas parce que j'ai peur, c'est plutôt l'excitation du décollage qui se fait sentir. Les gens continuent d'entrer et de rejoindre leur place. Je contemple un moment les accoudoirs de mon siège puis je teste l'écran tactile où je peux jouer à des jeux ou écouter des films. J'essaie de ramener mon attention sur le moment présent pour me souvenir le plus possible de cette première expérience, mais je suis dérangé par un père et son enfant. En fait, en examinant autour de moi, je comprends rapidement – par la quantité de regards foudroyants leur étant adressés – que toute la section est embêtée par eux. L'enfant n'arrête pas de pleurnicher, n'a pas envie d'être coincé ici et le père ne fait rien pour le faire taire. Une agente de bord propose au père de démarrer un film pour passer le temps. Il approuve l'idée, sort une tablette de son sac à main, l'allume et hypnotise son fils à l'aide de *Thomas le petit train* – je suis assez près d'eux pour le voir. Par miracle, l'astuce fonctionne. Je retrouve possession de mes moyens et continue mes recherches sur l'écran tactile. Une dizaine de minutes plus tard, une fois tous les passagers installés, la porte de l'avion se referme. Les agents de bord passent dans les allées pour s'assurer que rien n'encombre nos jambes, que rien ne

traîne sur le sol et que nous avons tous bouclé notre ceinture de sécurité. Quelques directives sont ensuite énoncées par on ne sait trop qui dans les haut-parleurs de l'appareil. À l'aide de l'écran tactile, nous suivons des schémas détaillés au fur et à mesure que les explications sont dictées : où sont situés le masque à oxygène et la veste de sauvetage, comment les utiliser en cas d'urgence et bien sûr, l'emplacement des sorties de secours. À la toute fin du message, l'interlocuteur passe le micro au pilote qui se présente à nous, nous souhaite un bon vol et nous demande de bien vouloir éteindre tous nos appareils électroniques le temps du décollage. Il ajoute qu'il sera possible de les rallumer seulement une fois l'avion stabilisé plus haut dans les airs. Lorsque le véhicule se met à reculer, je sens mon corps bouger avec un étrange sentiment d'immobilité, impression qui m'échappe rapidement quand *Thomas le petit train* cesse de jouer et que l'enfant recommence à pleurer de plus belle. Le père observe le ciel et le duo se fait de nouveau fusiller du regard par tous les voyageurs de la section. L'avion recule encore, fait demi-tour, se déplace lentement sur le tarmac et s'engage enfin sur la piste de décollage. L'enfant se calme un instant. Une dame lui donne du papier et un stylo qu'il s'empresse de saisir – tous les passagers doivent la remercier en silence. Le père sourit gentiment à la dame et replonge aussitôt dans ses pensées. L'avion cesse de bouger et les turbines se mettent en marche. Je prends la main de Sophie qui regarde à travers le hublot par-dessus mon épaule. Nous fixons tous deux le paysage qui avance de plus en plus vite jusqu'à atteindre une bonne vitesse, puis nous quittons doucement la terre ferme. La sensation de flottement est inhabituelle. On dirait une sorte de petit manège en déséquilibre. On monte. Montréal devient de plus en plus distante. Je me redresse et repose la tête sur mon siège. Je suis étourdi, mais je ne peux pas m'empêcher de sourire bêtement quand les nuages apparaissent à côté de

nous. Le décollage est réussi. On nous annonce qu'on peut maintenant détacher nos ceintures et rallumer nos appareils électroniques. Je regarde l'onglet de la carte du trajet sur l'écran tactile : information non disponible.

II

Une fois l'excitation du décollage passée, j'ouvre mon sac et sors le roman que j'ai apporté pour le voyage. Sophie fait défiler le menu des films qui nous sont offerts et me demande ce que je m'apprête à lire. Je lui montre la couverture en nommant le livre : « C'est *Sérotonine*, de Michel Houellebecq », ce à quoi elle fait une grimace. « Quelle idée de lire du Houellebecq en vacances ! » Je ris, elle n'a pas tort. Un agent de bord arrive à nos côtés et nous donne deux petites trousse de voyage contenant un cache-yeux, un coussin gonflable pour le cou, des lingettes humides en paquet et des écouteurs de piètre qualité pour ceux qui n'en ont pas. Je range la trousse sous mon siège, je n'ai besoin de rien. Du coin de l'œil, j'observe Sophie choisir son film, et j'ouvre mon livre.

À peine une heure plus tard, on vient nous demander ce qu'on veut manger pour le souper. Le menu est plutôt restreint. Seulement quatre plats, quoique tous très différents les uns des autres, sont proposés. Je commande le bœuf bourguignon tandis que Sophie arrête son choix sur le poulet du général Tao. On nous offre ensuite de la bière ou du vin, nous optons pour du rouge. Je déplie à l'avance la tablette qui va accueillir mon plateau-repas. Ayant de la difficulté à me concentrer pour lire, je me dis que ce serait peut-être une bonne idée de changer ma posture de lecture. J'ouvre de nouveau mon livre, mais le dépose cette fois à plat sur la tablette, en espérant que ce simple changement de position sera bénéfique. Soudainement, avant même que je puisse

déposer mes yeux sur la page, un petit voyant rouge se met à clignoter au-dessus de nos têtes et le pilote s'adresse aux voyageurs pour annoncer un passage imminent dans une zone de turbulences. Il faut remettre nos ceintures de sécurité. Ce n'est pas comme dans les films où l'avion se met à perdre de l'altitude et où les gens cèdent à la panique, non. L'appareil vibre faiblement pendant deux minutes tout au plus, se stabilise et tout redevient calme. Je suis content que tout ait bien été, mais j'aurais presque aimé être en danger, sentir les derniers instants arriver, revoir le film de ma jeune vie ; mais rien. Les voyants s'éteignent aussi brusquement qu'ils se sont ouverts, le pire est derrière nous. Le service aux sièges reprend et on nous apporte notre bouteille de vin. Au moment où on nous la tend, je remarque avec déception que le précieux liquide est servi dans des formats individuels qui font penser à des échantillons. Par peur d'en manquer pendant le repas, j'en demande aussitôt une deuxième. Sophie met son film sur pause, enlève ses écouteurs et me dit qu'elle le trouve assez ordinaire. Quelques secondes après son commentaire, à l'instant où elle descend sa tablette, une employée arrive à la hauteur de notre rangée avec son chariot de nourriture. On nous donne nos plats, deux sacs de chips, deux brownies en sachet et la bouteille de vin supplémentaire. C'est à ce moment que je remarque mon envie d'uriner. Le mélange de Graval, de stress et du froid dans l'avion n'aide pas ma petite vessie. Je préfère quand même manger avant d'aller aux toilettes, d'autant plus que je n'aurai pas le choix de demander à Sophie de se lever pour me laisser sortir – je ne voudrais pas la déranger durant son repas. La nourriture n'est pas si mauvaise que ce à quoi je m'attendais. Cela dit, il s'agit probablement d'un des repas les plus médiocres que j'aie mangés de ma vie – si on regarde le prix du billet d'avion. Je termine à peine la dernière bouchée du petit brownie au goût farineux quand déjà les employés arrivent pour ramasser les restes et les déchets à l'aide des mêmes chariots auxquels ils ont

fixé de grosses poubelles. Aussitôt nos places débarrassées, je demande à Sophie de se lever et je me dirige vers la salle de bain de la section. Il y a quelqu'un à l'intérieur et je dois patienter quelques instants debout dans le vide. Tout à coup, les voyants rouges se mettent à clignoter de nouveau. Un agent de bord me demande de saisir une des poignées en métal soudées à même les sièges. C'est une sécurité suffisante selon le protocole en vigueur. L'occupant de la salle de bain sort enfin et tente de rejoindre rapidement sa place en circulant à l'aide des poignées. Je profite d'un instant où on ne me regarde plus pour me faufiler dans la cabine exiguë. C'est évidemment à l'instant précis où je pose mon derrière sur la toilette que les turbulences se font sentir, et ce, avec plus d'aplomb que la fois précédente. Assis dans cette position, je n'arrive pas à me retenir et je commence à uriner. Les premières secousses font dévier le jet sans conséquences, ce qui me fait rire – en temps normal, je ne trouverais pas ça drôle, mais le stress aussi doit bien être libéré d'une manière ou d'une autre. Soudain, une plus grande perturbation fait déborder un peu de liquide de la toilette. Mes pantalons reçoivent une partie du dégât. Je ne ris plus. Je réussis à atteindre le rouleau de papier brun et en déchire un long bout pour assécher la tache. Après avoir essuyé le plus gros, je reste assis à attendre que nous ayons franchi la zone critique. Une fois les turbulences passées, je constate que mon aventure ne paraît presque plus et je me lave les mains. Je rejoins mon siège, un grand sourire naïf aux lèvres. Sophie me demande ce que ma face veut dire et je lui raconte ce qui s'est passé dans la toilette pendant que l'appareil se faisait brasser. Elle s'esclaffe et dit qu'elle me trouve niais. Je lui réponds qu'un jour, je vais mettre ça dans un roman, ce qui la fait rire de plus belle.

Le reste du vol se passe sans rien de spécial à signaler. À un certain moment, je me suis endormi, mais je ne sais pas combien de minutes. J'ai aussi essayé de lire, mais je n'ai pu avancer que d'une trentaine de pages : j'ai malheureusement perdu beaucoup trop de temps à jouer sur l'écran tactile. Tout ça me donne la vague impression qu'il n'y a plus d'espace-temps dans cette carcasse d'acier. Finalement, le pilote nous annonce au micro que nous arrivons au Mexique et que la descente va bientôt s'amorcer. L'écran change automatiquement pour nous montrer une carte du vol en direct, ce qui fonctionne cette fois. Par le hublot, il n'y a encore que des nuages et de l'eau. Je commence à ressentir l'excitation de l'arrivée imminente et la hâte de retrouver la terre ferme – même si ce n'est pas celle que je connais bien, un sol jusqu'ici inconnu est beaucoup plus rassurant que l'immensité vide du ciel. Puis de la terre apparaît enfin dans le hublot. Je dis à Sophie de regarder et elle se penche sur moi en prenant appui sur mon épaule. Nous observons la lente descente dans son intégralité. Il y a quelque chose de beau à voir s'approcher de nous cette terre, à discerner la couleur des champs et des arbres d'une si haute altitude, les bâtiments se détailler devant nous, le grand viaduc se dresser dangereusement près de la piste d'atterrissage, la piste d'asphalte s'étaler et ses lumières scintiller de chaque côté. Voir le sol, le sentir. La secousse rassurante au moment où les roues se posent, les enfants qui pleurent à cause de leurs oreilles bouchées et douloureuses, les gens qui applaudissent l'atterrissage réussi comme s'il n'avait pas été certain que nous arriverions sains et saufs à destination, ma compagne qui m'embrasse. Nous ne sommes pas morts, mais bel et bien en vacances.

L'attente au carrousel à bagages est longue. Il faut encore trente bonnes minutes avant de récupérer nos

valises, puis nous nous dirigeons vers les douanes. Mes parents passent sans aucun problème. À notre tour, j'explique au douanier que nous venons ici pour une semaine de vacances. Il regarde nos passeports et nous laisse franchir la frontière sans plus de démarches. « Je crois qu'ils ont l'ordre de ne sourire à personne », murmure Sophie. Je ris. Un peu plus loin derrière le comptoir, au moment où un autre employé vérifie le contenu de nos bagages à l'aide de scanners datant vraisemblablement des années 1960, on semble s'attarder sur mon bagage à main. Je m'approche du convoyeur pour voir ce qui se passe. « No water ? » me demande l'employé sans même me regarder. Je confirme : « No water. » Il m'explique ensuite dans un anglais douteux qu'il croit percevoir un liquide – et que c'est strictement interdit. Il me demande une nouvelle fois si le sac contient un article prohibé et je le rassure du mieux que je le peux que tout est en ordre. Il me dit qu'il ne doit pas prendre de chance et vide le contenu de mon sac sur la surface chromée prévue à cet effet. Tous mes objets personnels sont étalés un à un jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il n'y avait effectivement pas de liquide à l'intérieur du sac, que ce devait être une erreur de l'appareil à rayons X, qu'il s'est peut-être lui-même trompé – comme un imbécile, j'ai envie de rajouter. Il ne s'excuse pas pour le retard causé et me tourne plutôt le dos pour rire avec son collègue de la situation et de mon air bête alors que je remets mes possessions dans mon petit sac et que je quitte rapidement les lieux avec mes bagages. La stupidité est universelle, je ne dois pas m'en faire avec ça. Sophie essaie de me calmer : « On va bientôt arriver à l'hôtel, ça va nous changer les idées bien assez vite. » Presque miraculeusement, ses paroles portent fruit et je cesse de m'énerver.

Le long couloir que nous traversons se termine par une porte coulissante qui donne directement sur l'extérieur. C'est mon premier contact avec l'air chaud et humide du

Mexique, il est sept heures trente du soir. Mon père m'apprend que le service d'autocar est gratuit pour nous rendre à destination et qu'il est dans notre intérêt d'éviter les nombreuses demandes venant des chauffeurs de taxi qui nous tournent autour tels des vautours au-dessus de leur proie. Nous nous approchons de l'autocar devant lequel se tient le représentant de notre agence de voyage. Il tient un clipboard à l'effigie de ladite agence et il y coche nos noms au fur et à mesure que nous les lui disons. Dans une même question, il nous demande si notre groupe a fait un bon voyage et combien de grandes valises nous avons – quatre, il me semble qu'il suffisait de regarder. Un autre homme s'occupe de les charger dans les compartiments situés dans le bas du véhicule. Le représentant explique qu'il ne manque plus que quelques vacanciers avant de partir et il nous invite à prendre place à l'intérieur. Des gens sont déjà assis à l'avant, nous décidons de nous asseoir au fond. Ma mère fait remarquer que les sièges ne sont pas très confortables. On dirait un douteux mélange entre un vieil autocar Greyhound et un autobus de la Société de transport de Montréal. Nous rions aussi des motifs ridicules et désuets sur le tissu des bancs. Peut-être avons-nous hâte d'arriver à l'hôtel et ne savons plus quoi dire ou faire pour patienter. Deux autres personnes entrent dans le véhicule, suivies par le chauffeur et le représentant qui ne lâche pas son clipboard. Le moteur démarre et nous sortons du stationnement. Je fixe bêtement les silhouettes des palmiers qui défilent à toute allure le long de la route. Je suis fasciné même si on ne voit pratiquement rien – il fait presque noir. En toute sincérité, je sais qu'il me faudra attendre le lendemain pour m'émerveiller pleinement devant les couleurs chaudes du Mexique. Le représentant se déplace entre les sièges pour vérifier l'endroit où doit débarquer chacun des passagers. Lorsqu'il arrive à notre hauteur, il explique qu'il y a quatre hôtels avant d'arriver au nôtre, mais qu'il n'y a

pas beaucoup de distance entre ceux-ci. Une vingtaine de minutes de route tout au plus.

Le trajet est encore moins long que ce à quoi je m'attendais. Une fois les divers voyageurs reconduits à leurs hôtels respectifs, il ne reste plus que nous quatre à l'arrière de l'autobus. Lorsque mon père nous annonce que nous entrons dans la cour de notre complexe, je sens mon cœur battre plus rapidement. Je descends le dernier du bus et nous récupérons nos bagages. Malheureusement, cette étape n'est pas aussi aisée qu'elle n'en a l'air. Il ne reste que trois valises dans les soutes. La mienne, celle de Sophie et celle de mon père. Ma mère cherche la sienne du regard, mais elle ne se trouve nulle part. L'homme qui avait chargé l'autobus discute en retrait avec le représentant de l'agence de voyage. Ils ne comprennent visiblement pas comment cette erreur a pu arriver. Étrangement, ma mère ne présente aucun signe de mécontentement lorsque les deux hommes viennent s'excuser. À sa place, j'aurais été en colère. « Ce sont des choses qui arrivent », dit-elle calmement pendant que le représentant sort son cellulaire pour signaler la valise perdue aux autres hôtels. « Dès qu'elle sera retrouvée, elle sera mise en sécurité, dit-il. Ne vous inquiétez pas avec ça. » Nous sommes ensuite invités à aller faire notre check-in sans plus attendre. Avec toute cette histoire, je n'avais pas encore remarqué le dôme en paille qui surplombe le stationnement du bus et l'entrée du complexe. C'est une construction immense et le design est vraiment bien pensé. « La structure me fait penser au complexe central du Parc jurassique. » Mes parents et Sophie approuvent ma remarque en riant et cette dernière ajoute qu'elle espère que toutes les comparaisons avec le film se terminent ici. Nous quittons le stationnement en montant l'escalier roulant jusqu'au hall d'entrée où nous rejoignons le comptoir de réception. L'employée qui m'accueille me souhaite la bienvenue au Fiesta Americana Condesa et demande mes

papiers d'enregistrement, le tout dans un anglais plus que correct. Je réponds à ses questions qui sont peu nombreuses et elle termine en m'invitant à patienter un instant, le temps d'ouvrir le dossier. Je la remercie et m'éloigne du comptoir. Mes parents nous rejoignent et on vient nous chercher pour nous emmener tous les quatre dans un petit lobby à l'écart où on nous convie à prendre place dans de confortables fauteuils en cuir. Pendant qu'une employée fait un survol des règles à suivre dans l'établissement, une autre verse à chacun de nous une coupe de champagne. La présentation se poursuit avec une visite guidée – sur carte plastifiée – du site et un coup d'œil rapide aux différents menus offerts dans les restaurants disponibles. Je suis agréablement surpris d'un tel accueil, ce sont des attentions bien appréciées. Lorsque nous nous retrouvons seuls pendant que l'employée va chercher les cartes magnétiques qui ouvriront nos chambres, mon père explique que nous avons droit à ce traitement de faveur parce que ma mère et lui sont déjà venus à cet hôtel il y a deux ans et que c'est en quelque sorte un cadeau pour les remercier de leur fidélité. L'employée revient au moment où je termine ma coupe et la dépose sur le bureau. Elle nous tend nos cartes respectives et indique les directions à prendre pour atteindre nos chambres. Celle de mes parents est située dans l'aile de la mer alors que Sophie et moi devons plutôt nous diriger dans l'aile de la lune. Nous n'avons plus qu'à aller déposer nos sacs et changer de vêtements – il fait terriblement chaud et humide. Nous convenons de nous rejoindre dans le hall d'entrée dans trente minutes pour aller souper. Nous partons avec nos bagages à main ; les grosses valises nous seront apportées à nos chambres dans quelques instants.

L'hôtel inspire le calme et le repos. Tout est peint dans des teintes de blanc, de beige et d'orangé. La marche jusqu'à la chambre est pleine de belles surprises ; de petites aires de repos constituées de fauteuils et de tables d'appoint

longent notre parcours, des plantes tropicales et des palmiers ornent les passages, puis aucun employé ne manque de nous saluer d'un « Hola ! » sympathique en nous croisant dans les corridors. La plupart des couloirs de notre aile sont disposés de part et d'autre de grands rectangles de végétation à ciel ouvert. Notre chambre est située au quatrième étage. Lorsque je sors de l'ascenseur et que j'aperçois la cime des mêmes palmiers enracinés plus bas, je suis stupéfait. Du moins, j'essaie de l'être. Sophie teste sa carte dans la serrure, elle fonctionne. La mienne également. Nous ouvrons grand la porte et pénétrons dans la chambre. La climatisation fonctionne à plein régime. Le contraste avec la température extérieure est brutal. Le froid est si intense que je pense pouvoir faire de la buée en soufflant avec la bouche – ce qui s'avère être un échec. La chambre est grande, d'une décoration simple, mais efficace. Sur le lit, deux cygnes blancs habilement construits de deux serviettes de bain trônent parmi des pétales de roses rouges. Sophie prend une photo de la scène avec son téléphone, ça en vaut sincèrement la peine. Une autre chose attire mon attention : la petite table dans le coin de la chambre. Deux coupes, un seau et une bouteille de champagne nous y attendent patiemment. Ce sera pour plus tard, nous devons d'abord aller souper. On cogne à la porte. Je vais ouvrir, ce sont nos valises – et un jeune homme qui les dépose dans l'entrée de la chambre. Dans l'excitation, je le remercie en français. Il me regarde et incline légèrement la tête. Je me reprends en lui disant merci en espagnol avant de lui adresser un sourire poli et de refermer la porte. Nous pouvons enfin changer nos vêtements. Pendant que Sophie choisit quelle robe porter pour le souper, j'enfile un short beige et une chemise blanche à manches courtes et à motifs de tranches de melons d'eau, habits achetés expressément pour le voyage. Une fois prêt, j'essaie de faire baisser la climatisation. Ce n'est pas un système compliqué, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi il fait si froid alors que l'écran indique

une température de 22 degrés Celsius. À l'aide de la petite flèche, je le règle à 25. Sophie termine ses préparatifs et nous quittons la chambre après avoir vérifié qu'au moins un de nous deux avait une carte magnétique. Nous redescendons dans le hall où mes parents nous attendent.

L'hôtesse du restaurant nous conduit à une table où nous prenons place. On nous apporte ensuite des menus et du vin. Affamés, nous commandons rapidement – je choisis un plat de poisson et de légumes, Sophie des pâtes au fromage, ma mère une petite pizza et mon père un steak frites. Il nous demande comment nous avons trouvé notre chambre. « C'est parfait », dit ma blonde. Je poursuis en lui faisant part des petites attentions qui nous ont été portées. Il change de sujet en voulant savoir si nous avons pensé à ranger nos choses de valeur dans le coffret de sûreté. Je dis non, ça ne m'a même pas frôlé l'esprit. « Où est placé le coffret ? » demande Sophie. « Dans le garde-robe à l'entrée de la chambre, répond mon père. Toutes les indications nécessaires pour que vous puissiez entrer votre propre code sont à l'intérieur. C'est important d'y placer votre argent, vos passeports et vos objets de valeur comme votre iPad ou vos téléphones, surtout lorsque vous quittez pour toute la journée. C'est pas qu'il faut pas faire confiance aux employés de l'hôtel, mais on sait jamais à qui on a affaire. » Inquiet, je lui demande s'il ne serait pas plus prudent que j'y aille immédiatement, mais il me rassure que ça peut attendre encore un peu puisque personne ne devrait entrer dans la chambre avant le ménage de demain midi. Je lui confirme tout de même que ce sera la première chose que je ferai en revenant dans la chambre après le souper. Comme sortis de nulle part, deux musiciens arrivent à notre table et l'un d'eux dépose un gigantesque sombrero sur ma tête. Ils se mettent à tourner autour de la table en jouant de la musique locale. Je ne comprends rien à la situation et c'est justement le genre de chose qui me rend mal à l'aise dans la vie de tous

les jours – exactement comme quand les serveurs d'un restaurant se réunissent pour chanter leur propre version de « joyeux anniversaire ». Heureusement pour les deux guitaristes, mon cerveau est passé en mode vacances depuis quelques heures et je n'éprouve pas autant de malaise qu'en temps normal – je serais du genre à enlever et à lancer le chapeau avant de fuir à la salle de bain. Leur numéro prend fin relativement rapidement, nous rions et les remercions. On m'explique que je peux garder le chapeau le temps du repas, joie. Sophie me prend en photo, c'est parfait pour inaugurer nos vacances – et ça pourrait faire une belle photo de profil pour les réseaux sociaux. Après quelques minutes passées avec mon nouveau look, je me fatigue. Le chapeau est assez lourd et je finis par le faire glisser dans mon dos où il reste bien en place grâce à la cordelette qui passe sous mon menton et qui tient bon à la base de mon cou. Et lorsque mon cou commence à me faire mal, je retire le chapeau au complet et le dépose sur une chaise libre à la table à côté. Si je n'arrivais pas encore à être totalement dépaycé, ce petit segment de la soirée m'aura aidé à me faire sentir ailleurs quelques instants. Nos plats arrivent tout fumants sur un grand cabaret. Entre deux bouchées, ma mère dit qu'on l'a contactée pour lui confirmer que sa valise arriverait demain matin. Elle avait été descendue par erreur à un autre hôtel. Mon père en profite pour me demander si nos valises ont bien été livrées à notre chambre, ce à quoi je réponds oui. Il me questionne aussi à savoir si j'ai pensé laisser un pourboire au garçon, mais je dois cette fois répondre par la négative. Il explique alors que même si nous sommes dans un tout inclus, il est nécessaire de donner du pourboire pour les services auxquels nous aurons droit tout au long du séjour. Les repas, les livraisons de produits divers, les drinks, etc. « Par contre, dit-il, pour l'entretien ménager, il est convenu de donner un seul bon montant – environ dix dollars – dans une enveloppe qu'on dépose sur le lit au tout

début de la semaine. » Je lui assure que c'est ce que je vais faire sans faute demain matin.

Je n'écoute soudainement plus les conversations autour de la table. Je suis absorbé par le sentiment de culpabilité qui grandit en moi, à la faute que j'ai commise, au pour-boire que j'ai omis de donner au jeune garçon. Je revois son regard perdu et désesparé au moment de refermer la porte et je comprends maintenant tout le sens dont cet air était fait ; il attendait sa récompense, son dû. Je me trouve bête de ne pas y avoir pensé. C'était pourtant clair, il aurait fallu lui donner quelque chose, il aurait fallu que je me rende compte sur-le-champ de l'impolitesse de ne pas le remercier en espèces pour ses services. J'ai moi-même travaillé trois ans comme emballleur dans une épicerie à l'adolescence. En allant porter les commandes des clients jusqu'à leur véhicule, il était plutôt rare que je me retrouve sans un sou à la fin. Je me souviens du désarroi quand je ne recevais rien, de la haine envers ceux qui me laissaient les mains vides. S'il y a quelqu'un qui devrait connaître l'importance de laisser une gratification pour un service de ce genre, c'est bien moi. Le repas perd tout à coup son goût et une sensation pâteuse s'installe dans ma bouche. Une seule idée m'obsède à présent : retrouver le jeune homme et lui donner quelque chose pour me faire pardonner. C'est ce qui nous différencie mon père et moi ; lui sait comment agir en toutes circonstances sans jamais être déstabilisé ou du moins, sans jamais le laisser paraître. Il y a moins d'une heure que je suis dans un hôtel dans un pays qui n'est pas le mien et, dans mon énervement, j'en oublie déjà les règles universelles de politesse. « C'est pas grave, me dit-il en tapotant mon épaule, arrête de t'en faire et termine ton repas. » Je recommence à manger, mais c'est décidé ; après le souper, je partirai à la recherche de l'employé. Je ne cesse de l'imaginer dans une salle de pause en train de parler avec ses collègues du petit couple blanc qui n'a pas daigné le remercier correctement

pour son travail. Ça me rend malade, j'en ai presque mal au cœur tellement je me trouve ridicule. Le dessert n'a pas plus de saveur et je dois me forcer pour avaler autre chose que des gorgées de vin rouge jusqu'à la toute fin du repas. Quand nous quittons, je laisse quelques billets sur le coin de la table. Après avoir convenu de nous revoir le lendemain matin pour déjeuner, mes parents montent à leur chambre. Je dois maintenant m'attaquer aux choses sérieuses avant d'aller me coucher.

Je n'ai pas réussi à le retrouver. J'ai pourtant cherché plus de vingt minutes en tournant en rond dans le hall et dans le stationnement. Il a peut-être terminé son quart de travail, peut-être est-il déjà rentré chez lui. Je n'ai aucun moyen de le savoir ; je ne sais pas son nom et je ne me souviens que vaguement de son apparence. Dans l'éventualité où j'aurais l'intention de demander de l'aide aux employés de l'hôtel pour le retrouver, je n'arriverais sans doute pas à en faire une bonne description. Finalement, ce sera assez difficile pour moi de le retracer. Je laisse tomber mes recherches pour le moment – et peut-être même définitivement.

Après avoir cherché avec moi, Sophie est partie se changer. Je l'attends maintenant accoudé au bar du hall et je commande un bourbon sur glace – un seul glaçon, je précise au barman. Deux musiciens viennent de monter sur une scène située en retrait à l'opposé du bar. Ils installent un ordinateur portable sur une table et un clavier électronique sur un support en X avant de brancher le tout dans une console de son reliée aux haut-parleurs. Il n'est pas très tard, mais je trouve étrange qu'ils commencent à jouer après vingt-deux heures. Peut-être que l'insonorisation de l'hôtel

est fabuleuse et que la musique lounge électronique ne se rend pas jusqu'aux chambres. Mon verre est déposé devant moi. Je remercie le barman et laisse un pourboire bien en vue sur le comptoir. À l'aide du petit bâton de plastique qu'il a mis dans le verre, je fais tourner la glace et j'avale une première gorgée. C'est un bourbon que je bois souvent et il goûte exactement la même chose que chez moi. C'est réconfortant. Du coin de l'œil, je repère une place qui vient d'être libérée au bar. Étant debout depuis tout ce temps, je m'empresse de la prendre. Je dépose mon verre sur le comptoir et me tourne vers la foule pour l'observer, de nouveau convaincu que je pourrais retrouver le jeune homme à tout moment. À vue de nez, je dirais que la majorité des gens dans le hall ont entre quarante et soixante ans. Ils boivent pour la plupart de la bière en fût ou du vin. Parmi les gens entassés dans une section près de la scène, j'aperçois un employé qui pourrait correspondre à celui que je cherche. Cependant, je veux être certain que ce soit lui avant de faire ne serait-ce qu'un seul mouvement dans sa direction. Plusieurs têtes bougent et m'empêchent de pouvoir confirmer sans faire d'erreur qu'il s'agit de lui. Il s'assoit promptement et disparaît aussitôt de mon champ de vision. En me retournant sur mon siège et en reprenant mon bourbon, je me demande ce qu'il pourrait bien faire ici. Est-ce que les employés de l'hôtel ont le droit de se mêler aux vacanciers ? Ce n'est pas que ça puisse me déranger, bien au contraire ; je pourrais clore cette épopée et mettre mon cerveau en mode repos. Mes pensées continuent à tourner en rond et à me torturer quand quelque chose – ou quelqu'un – frôle mon épaule. Je sursaute et me retourne. « Qu'est-ce que tu fais ? » me demande Sophie. Je dis : « Rien, je t'attendais. » Je lui offre de se commander un verre pour m'accompagner, mais elle n'en a pas envie pour le moment – elle est souvent beaucoup plus sage que moi. Elle a enfilé une robe fleurie assez courte qui laisse voir le galbe de ses jambes.

Ses cheveux détachés lui tombent sur les épaules. Malgré son air décontracté, je sais que c'est un look savamment calculé. « Je te trouve très belle », je dis en l'attirant vers moi avant de l'embrasser. Lorsque notre étreinte se défait, elle propose d'aller marcher à l'extérieur. J'approuve et saisis mon verre dans lequel la glace ne paraît plus.

Nous ne connaissons pas le site et ne l'avons pas encore vu à la lumière du jour, mais les chemins sont éclairés par de petites lampes solaires, ce qui permet de nous diriger sans trébucher ou tomber dans l'une des deux piscines. Plus nous nous éloignons du hall plus le volume de la musique diminue en intensité. Une fois arrivés à la rambarde qui borde la plage – à la nuit tombée, la plage est interdite d'accès – nous n'entendons plus que le son des vagues. Après une dizaine de minutes à écouter cette merveilleuse sérénade en direct pour la première fois de nos vies, Sophie m'informe qu'elle voudrait bien un verre finalement. Nous reprenons notre promenade dans le sens inverse et nous rejoignons de nouveau le hall. Les musiciens ne sont plus sur la scène, mais de la musique se fait toujours entendre. Je les cherche du regard et les trouve quelques mètres plus loin, au bout du bar où ils enfilent des shooters d'un liquide vert translucide en compagnie de jolies vacancières. Sophie commande un rhum and coke tandis que je me contente d'un deuxième bourbon – un seul glaçon, s'il vous plaît. Sophie remarque qu'il y a une table libre en retrait. Elle prend ma main dans un élan pour s'y rendre et nous prenons la place sans plus attendre. Dans le confort des fauteuils rembourrés, nous sirotons nos verres en silence. Je voudrais bien parler, mais je n'arrive pas encore à chasser de moi l'histoire du pourboire. Sophie le sait, elle me connaît, elle ne me force pas à engager une conversation qui serait inutile. Elle ne dit rien, c'est un silence complice. À un certain moment, le volume de la musique baisse considérablement et une bonne partie des gens quittent le hall. L'horloge au-dessus du bar

indique presque vingt-trois heures trente. Profitant de cette accalmie, je sonde les lieux à la recherche du jeune homme qui hante mes pensées. Sophie sait pertinemment ce que je suis en train de faire. Grâce à ses yeux, nous sommes deux fois plus efficaces, mais nous ne l'apercevons toujours pas. « C'est pas la fin du monde si on le retrouve pas », dit-elle. « Je sais, mais j'aurais aimé régler ça. » « Si ça se trouve, continue-t-elle, y a que toi qui y penses encore. » Je hoche la tête en me disant que c'est bien ce qui m'inquiète, que c'est exactement ce qui m'angoisse.

Nous terminons nos verres et montons à notre chambre. À chaque coin de couloir, je jette un regard furtif. Je ne sais plus exactement ce que je souhaite : trouver l'employé ou ne pas être trouvé par lui. En revanche, ce que je sais, c'est qu'il va falloir que ça cesse. Je ne pourrai pas tenir ce rythme toute la semaine. Je sais aussi qu'après une bonne nuit de sommeil, l'histoire va avoir eu le temps de se diluer dans mon esprit. Ma carte magnétique glisse dans la fente de la serrure et je tourne la poignée à l'instant où le déclic se fait entendre. Je verrouille derrière moi pendant que Sophie s'attaque à défaire les cygnes en serviette qui trônent encore au beau milieu des draps. La chambre est toujours aussi froide. Je suis persuadé que le contraste de température avec l'extérieur est tellement grand qu'il pourrait, à long terme, nous rendre malades. Je regarde le thermostat de nouveau, mais constate qu'il est toujours à la même température. Il est probablement déréglé. Je vais devoir en toucher deux mots à la réception dès le lendemain matin. Les serviettes retournées à leur forme initiale, pliées et rangées, nous mettons la bouteille de champagne au frais dans le petit réfrigérateur et vidons le seau de glace – il fait si froid qu'elle n'a pas encore fondu. C'est à cet instant que je me souviens de l'existence du coffret de sécurité : c'est le moment parfait de m'en occuper. Sophie s'approche de moi. J'ouvre la porte du garde-robe et regarde à l'intérieur. Vers

la gauche, sur une tablette à la hauteur des yeux se situe un coffre-fort en métal. Il est ouvert et une feuille de papier attend patiemment en son centre. Ce sont les instructions pour changer le mot de passe actuel et le remplacer par le nôtre. C'est une procédure assez simple à effectuer, je n'ai besoin que de deux minutes pour y arriver. Nous testons le mot de passe avant de verrouiller définitivement nos objets ; ça fonctionne très bien. « Ça fait au moins une bonne chose de faite dans la soirée », commente Sophie. J'acquiesce en souriant, puis je lui dis de ne pas s'en faire pour moi. Après tout, demain sera un jour meilleur, je suis persuadé que je ne penserai bientôt plus à cette histoire. Pendant un instant, l'idée me traverse d'aller chercher un dernier verre pour fêter ça, mais Sophie se prépare déjà à se mettre sous les draps. Je me dis plutôt qu'il vaudrait mieux que je fasse comme elle.

III

Je me réveille et regarde l'écran de mon téléphone cellulaire sur la table de chevet. Il est seulement huit heures du matin, mais je n'arrive plus à dormir. Sophie en est encore capable et je ne veux pas la déranger. Délicatement, je m'extirpe du lit et enfle la robe de chambre blanche molletonnée à l'effigie de l'hôtel ainsi que les pantoufles assorties. Je dois ensuite faire du café, je ne serais pas capable d'attendre d'aller déjeuner avant d'en boire une première tasse. Une cafetière est mise à notre disposition sur un meuble près du garde-robe de l'entrée. Le plus silencieusement possible, je verse de l'eau embouteillée – préalablement sortie du réfrigérateur – dans le récipient de la machine. Sur un plateau sont offerts plusieurs sachets de thé, mais un seul de café. Sophie ne m'en voudra pas si je l'utilise maintenant, elle connaît bien ma dépendance. J'essaie de l'ouvrir doucement, en déchirant l'enveloppe de plastique avec minutie. Entre chacun de mes mouvements, je regarde en direction du lit pour m'assurer que je ne la dérange pas. J'appuie sur l'unique bouton situé sur le devant de la machine, un voyant rouge s'illumine et le café commence à couler dans la petite carafe. Mis à part le lit, le meuble de la télévision qui contient aussi nos vêtements, celui de la cafetière, la table où étaient disposés le champagne et les coupes, le comptoir du lavabo et la salle de bain, il n'y a rien d'autre à explorer dans la chambre. Je ne pourrai pas rester longtemps à tourner en rond. Je me demande s'il y a moyen d'ouvrir la porte vitrée qui donne sur le balcon sans trop faire de bruit. Je m'en approche et écarte les rideaux

avec un doigt. Ils sont tellement opaques que je n'avais pas conscience que le soleil était levé et brillait déjà fort. Une fois le loquet de la poignée abaissé, la porte n'offre aucune résistance et ne fait aucun son lorsque je l'entrouvre. La chaleur qui entre est agréable et me donne le goût de m'installer dehors pour lire. Je retourne sur mes pas et me verse du café dans un gobelet de carton. La prochaine étape est de récupérer mon livre qui se trouve encore dans mon bagage à main. La fermeture éclair émet un léger ronronnement, mais Sophie ne bronche pas. Je sors Houellebecq de sa cachette et rejoins le balcon en un instant. Une fois la porte refermée derrière moi, je remarque enfin la splendeur du site. C'est un paysage d'une grande beauté qui s'offre à moi. Le complexe est construit en forme de U et notre aile est positionnée dans la branche de gauche. En face de moi se trouve donc la branche de droite et à ma droite se trouve le bas du U, l'aile dans laquelle la chambre de mes parents est située et qui a une vue directe sur la mer. En plein centre du U se trouvent les piscines, les deux paliers et les divers bâtiments qui abritent les restaurants extérieurs. Je prends place dans la chaise en résine blanche. Je débute ma lecture en m'arrêtant à chaque paragraphe pour prendre des gorgées de café – qui n'est pas si mauvais finalement. J'ai vite terminé ma première dose et je rentre pour m'en resservir une autre. Malgré toutes les précautions, lorsque je remets le pied dans la chambre, Sophie est assise dans le lit et regarde son cellulaire. « Est-ce que je t'ai réveillée ? » « Non mon chéri, me rassure-t-elle, j'arrivais plus à dormir depuis un bout déjà. » Elle me demande ensuite s'il reste du café. Il y en a tout juste assez pour deux tasses, que je prépare. Je verse un sachet de sucre et un sachet de lait en poudre dans son gobelet. Le mien, je le prends toujours noir. « As-tu fait de beaux rêves ? » me demande-t-elle. « Je m'en souviens pas et toi ? » « J'ai rêvé que tu retrouvais l'employé et que tu lui demandais pardon à genoux », dit-elle en éclatant de rire. C'est effectivement très drôle, mais quelque chose en

moi – de la fierté, de la honte ? – m’empêche de rire de bon cœur. Elle s’en aperçoit et change rapidement de sujet, elle veut savoir depuis combien de temps je suis debout. Ça fait un peu plus d’une heure, il est maintenant presque neuf heures trente. Je lui suggère de revêtir une robe de chambre et des pantoufles pour prendre le café à l’extérieur. On s’installe et je continue à lire pendant une vingtaine de minutes tandis que Sophie fait le tour des actualités sur les applications de son téléphone. Le son des brèves vidéos dérange ma lecture, mais je ne dis rien ; je sais que ça ne dure jamais longtemps. Lorsque le supplice se termine et que je crois pouvoir me replonger sans distraction dans mon roman, Sophie pose une main sur mon genou droit et m’annonce qu’elle a faim. Je glisse un signet entre les pages, referme le livre et le dépose sur la table basse faite du même plastique blanc que les chaises. Mon ventre gargouille aussi. « Est-ce que le déjeuner avec tes parents tient toujours ? » demande-t-elle. « Je pense que oui. On a juste à aller cogner à leur chambre avant d’aller au restaurant. »

Nous rentrons et nous nous habillons plus proprement. Je choisis un bermuda Billabong et une camisole Volcom. Il y a des années que je n’ai pas mis ces morceaux. Je les ai achetés au début de mon cégep, mais sans les avoir beaucoup portés. Ils sont encore en très bon état et je les ai gardés au cas où. Ce voyage est la meilleure occasion de ressortir ce vieux linge d’été. Sophie enfle un short en jeans et un t-shirt noir avec un imprimé d’un groupe de rock qu’elle n’a jamais écouté. Le téléphone de notre chambre sonne. Il n’y a pas d’afficheur et je pense à ne pas répondre, mais Sophie hausse les sourcils et écarquille les yeux ; je dois décrocher. Il ne m’avait pas traversé l’esprit que ce pouvait être mes parents. À l’autre bout du fil, mon père m’explique qu’on peut simplement composer le numéro d’une chambre pour la joindre. Il me demande si nous sommes prêts à aller déjeuner et je lui apprends que nous étions justement sur

notre départ pour aller à leur rencontre. Mon père répète tout ce que je dis à ma mère qui ne doit pas être loin derrière lui. Elle s'exclame qu'elle a faim, ce que mon père me répète dans le combiné. Nous prenons rendez-vous au rez-de-chaussée, près des ascenseurs de leur aile – la chambre de mes parents est au cinquième étage. Sophie termine de se maquiller légèrement pendant qu'à l'extérieur je pousse la table et empile les chaises dans le coin gauche du balcon pour les protéger du soleil. En rentrant, je vois qu'une enveloppe vide trône sur la table de chevet du côté de lit de Sophie. Je la prends et glisse un billet de dix dollars américains à l'intérieur – ce qui, selon ce qu'a dit mon père hier soir, est un montant parfait. Je m'assure que l'enveloppe est bien en vue sur le lit avant de prendre une des cartes magnétiques, de la ranger dans la poche de mon bermuda et d'ouvrir la porte. Nous allons au lieu de rencontre.

Les couloirs de l'hôtel sont beaucoup plus achalandés que la veille. Nous y croisons des vacanciers de tous âges. Il y a plusieurs baby-boomers en costumes de bain, chemises ouvertes sur des torsos poilus pour les hommes et paréos aux couleurs douteuses et démodées pour les femmes. Nous croisons plus rarement de jeunes adultes de notre âge et presque pas d'enfants. Tout comme hier soir, la grande majorité des employés que nous croisons en chemin nous saluent, un sourire joyeux épinglé aux lèvres. Ceux qui ne le font pas sont affairés sérieusement à balayer le sol de la moindre petite poussière. Une fois arrivé devant les ascenseurs de l'aile de la mer, je cherche mes parents, mais ils ne sont pas encore descendus. Sophie s'installe dans un fauteuil pour patienter. La porte du premier des trois ascenseurs s'ouvre pour laisser sortir une jeune famille – des parents d'une trentaine d'années et deux enfants de cinq ou six ans qui se ressemblent beaucoup. Plusieurs minutes passent avant qu'un autre ascenseur se mette en marche. Cette fois-ci, c'est un homme chauve d'une quarantaine

d'années qui en sort, serviette de plage à la main. Au bout d'un moment, Sophie me demande si nous sommes au bon endroit – et je crois percevoir de l'impatience dans le ton de sa remarque, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Je trouve aussi que l'attente est longue. Au téléphone, j'avais cru comprendre que mes parents étaient sur le point de sortir. Au lieu d'entrer dans son jeu et de renchérir avec un autre commentaire ironique sur la situation, je suggère d'aller chercher du café pour patienter – j'ai vu un comptoir à boissons en chemin –, mais elle n'en veut pas. Pendant une certaine période de ma vie, il m'arrivait souvent de me priver de choses banales de peur d'être jugé. À l'époque, j'aurais été du genre à ne pas aller me chercher de café même si j'en avais vraiment envie. Quand bien même j'en aurais eu le droit et qu'on ne me l'interdisait pas, je n'y serais pas allé pour ne pas déplaire aux autres. J'aurais boudé cinq, dix minutes avant d'abandonner l'idée de boire un autre café et ça aurait été tout. Je reconnais que c'est étrange. Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours été comme ça. Je pense tenir ce trait de ma mère, elle remet constamment les plus petites choses en question. Bref, ce matin, j'ai envie d'aller me prendre un autre café, j'y vais. D'ailleurs, je ne vois pas en quoi Sophie serait déçue que j'y aille; c'est là toute la stupidité de mon problème.

Au comptoir, je commande un espresso allongé, mon premier vrai bon café depuis mon arrivée ici. Le bruit de la machine fait grandir en moi la hâte d'y tremper le bout de mes lèvres. Le petit gobelet de carton dans lequel le barista verse mon breuvage est légèrement différent de ceux qui sont dans notre chambre. Il me propose un couvercle, mais ce n'est pas la peine, je vais le boire rapidement. De retour aux ascenseurs, j'aperçois Sophie qui est toujours assise à la même place, les yeux rivés sur l'écran de son cellulaire. « Bon, je dis, on va aller les chercher. » Elle se lève pendant que j'appuie sur le bouton. Nous attendons que l'un des trois

ascenseurs s'ouvre pour monter à l'intérieur et atteindre le cinquième étage. Pendant l'ascension, un petit quelque chose en moi me dit que mes parents sont peut-être en train de descendre au même moment – c'est la loi de Murphy –, mais je ne peux pas en avoir le cœur net tant que nous ne sommes pas allés voir à leur chambre. Heureusement pour moi, Sophie se souvient du numéro de la porte. Je cogne. Mon père ouvre, il est visiblement prêt à sortir. Ma mère est derrière lui, devant le miroir du lavabo à essayer de placer ses cheveux qui, je l'apprends en entrant, sont particulièrement rebelles ce matin. « Désolé, dit mon père en jetant un œil par-dessus son épaule, tu sais ce que c'est avec ta mère. » Je hoche la tête parce que je ne suis pas étonné, je sais qu'il lui arrive souvent de prendre beaucoup de temps pour se préparer. Je jette mon gobelet vide dans la poubelle près du petit réfrigérateur – le breuvage était excellent. Pour patienter, Sophie et moi allons sur le balcon pour essayer de voir si on peut repérer le nôtre d'ici. Oui, plutôt facilement même, puisque c'est l'une des rares chambres dont les rideaux sont complètement ouverts. On reconnaît aussi la disposition que j'ai donnée aux deux chaises et à la table en plastique blanc. Dehors, j'ai l'impression qu'il fait encore plus chaud qu'au moment où nous avons quitté notre chambre et ce ne doit pas être faux. Nous rentrons. Je constate alors que la température de la chambre de mes parents est beaucoup plus clémente que dans la nôtre et j'en glisse un mot à mon père. Il me montre les réglages de son thermostat, c'est le même modèle que dans notre chambre, j'ai fait ce qu'il fallait faire. Avant d'avertir la maintenance, il me suggère de venir voir ça un peu plus tard. Puisque nous allons passer la majeure partie de la journée à l'extérieur, ça ne presse pas. Lorsque ma mère parvient à maîtriser sa coiffure, elle est prête à sortir. Nous descendons tous les quatre dans l'ascenseur et nous marchons vers le restaurant où nous avons soupé hier soir. Il se trouve que pour le déjeuner et pour l'heure du midi, ils y servent un buffet

varié et approprié. Pour faire changement, nous demandons à l'hôtesse une place dans une autre section que celle de la veille. Une serveuse vient rapidement verser du café dans nos tasses et nous allons remplir nos assiettes sans plus attendre. Les divers réchauds sont disposés sur deux grandes tables. Œufs brouillés, patates rissolées, bacon, jambon, saucisses, un four à bois pour faire griller du pain, des fruits de toutes sortes – coupés ou entiers –, des fèves en sauce tomate, des céréales, des yogourts, des croissants, des plateaux de fromages et j'en oublie. Dos aux tables se trouve une passe qui donne sur la cuisine. De là, il est possible de commander des crêpes ou des pains dorés qui sont préparés devant nos yeux. Je me monte une première assiette bien remplie avec un peu de tout sans toutefois aller voir les cuisiniers – pour déjeuner, je suis assez classique – et je rejoins la table. Ma mère y est déjà revenue. « Est-ce que vous avez bien dormi ? » demande-t-elle. « Oui, très bien, même que je suis pas vraiment déstabilisé par le décalage horaire. » Les autres nous rejoignent et nous commençons à manger. La nourriture est bonne, il n'y a rien à redire, tout est très frais. Les cuisiniers chargés de gros plateaux font de fréquents allers-retours entre la cuisine et les réchauds. Je termine mon assiette et vais me chercher un yogourt et un bol de fruits mélangés.

« Qu'est-ce que ça vous tente de faire après le repas ? » interroge ma mère. « J'en ai aucune idée, je réponds, on a pas fait de plan. » « Ça tombe bien, poursuit mon père, j'ai exactement ce qu'il faut pour vous reposer. On vous a réservé des chaises longues près des nôtres. » Il m'explique alors que si on veut avoir des chaises longues placées à un bon endroit – pas trop loin des piscines et surtout près d'un point d'ombre –, il ne faut pas avoir peur de se lever tôt pour aller les réserver, quitte à retourner se coucher après. Mon père précise que vers cinq heures trente du matin, les employés de l'hôtel disposent les chaises tout autour du site.

Elles sont empilées à la tombée de la nuit et recouvertes de bâches bleues pour éviter qu'elles soient endommagées par des intempéries ou trempées par la rosée. Ensuite, dès six heures, il est possible de quitter notre chambre pour aller déposer une serviette de plage ou une revue sur chaque chaise dont on a besoin. Il faut uniquement compter sur la courtoisie et l'honnêteté des vacanciers pour qu'ils ne volent pas nos places. Avant de retourner à nos chambres pour revêtir nos maillots de bain, nous allons voir l'emplacement des chaises. Je constate que la grande majorité des transats sont réservés de la manière dont mon père me l'a expliqué. Nous retournons donc dans notre chambre où nous remarquons, grâce au lit impeccablement fait et à la disparition de l'enveloppe contenant le pourboire, qu'un employé s'est chargé du peu de ménage à faire en notre absence. J'enfile mon maillot qui date de la même période que mon bermuda et ma camisole. Je prends aussi ma casquette avec un dessin de Keith Haring pour protéger ma tête du soleil. Tout en se changeant, Sophie me demande si je pense descendre mon livre. Je le prends. Elle apporte quelques revues ainsi que le tube de crème solaire et nous partons à l'aventure.

Le site est construit en deux paliers superposés. Celui du haut, où nous sommes assis, contient une piscine de grandeur moyenne, des bains à remous dans chacun de ses coins et d'impressionnants palmiers qui fournissent de l'ombre. Les chaises longues sont disposées à deux pieds de distance entre elles. Nous pouvons évidemment les bouger comme nous le voulons, mais l'ordre initié reste tel quel pendant une bonne partie de la journée. Quant au palier du bas, il est plus large, contient une plus grande piscine – sans bains –, et il bénéficie d'un filet de volley-ball et d'un bar à

même le bord de l'eau. Cette section est aussi beaucoup plus populeuse et ensoleillée. D'en haut, une partie de la piscine se déverse dans celle du bas par une chute qui tombe sur un toit en pente. C'est sécuritaire, joli et le son est reposant. Nous sommes étendus et venons tout juste de nous crémér. Sophie veut aller se baigner tout de suite, mais je lui fais remarquer qu'il faut idéalement attendre une vingtaine de minutes après avoir mis la crème solaire avant de se mouiller. Elle m'adresse une grimace et se dirige aussitôt vers la piscine la plus près. Elle entre rapidement dans l'eau, ce qui n'est pas dans son habitude. Elle est du genre à tremper son pied d'abord, à descendre une marche à la fois jusqu'à ce que le bas de son corps se soit habitué à la température de l'eau, puis à rentrer d'un coup sec. Après quelques minutes, elle me fait signe de venir. Je touche mes bras pour voir où en est rendue l'absorption de la lotion. Ma peau est tellement blanche que, si je ne fais pas attention, je risque de ressembler à un homard à la fin de la journée. Mes bras sont presque secs et je décide d'y aller. Étant donné que je ne prévois pas rester longtemps, qu'il y a de l'ombre au-dessus du plan d'eau en ce moment et que je n'ai pas envie de mouiller ma casquette, je l'enlève et la dépose sur mon transat avant de me rendre au bord de la piscine. Je descends les marches une à une, et à mesure que mon corps s'immerge, la chaleur collante de l'air disparaît. La température de l'eau est parfaite. Je rejoins Sophie à l'autre bout de la piscine. Ce n'est pas très creux, je peux me déplacer sur la pointe des pieds. Je l'entoure de mes bras et embrasse ses lèvres douces et humides dû à l'eau de la piscine – je ne connais pas grand-chose de meilleur. Nous restons peut-être quinze minutes à faire des longueurs et à prendre des pauses avant de sortir pour retrouver nos places. Mes parents ne sont toujours pas revenus de leur chambre. J'imagine que ma mère prend encore un temps fou à se préparer et que mon père l'attend patiemment sans dire un mot. Une serveuse passe pendant que je m'essuie. Elle nous

salue et nous offre quelque chose à boire. Il n'est pas encore midi et plusieurs vacanciers ont déjà une consommation d'alcool à la main. Il n'y a donc pas d'heure pour boire un verre en vacances. Sophie commande un mojito et moi un gin-tonic. Nos breuvages arrivent vite, avant même qu'on soit séchés. Je donne quelques dollars pour chacun d'eux et la serveuse me remercie. Elle se nomme et affirme qu'elle travaillera dans notre section toute la journée, que s'il y a quoi que ce soit, de ne pas nous gêner pour lui en faire part. Nous la remercions et portons un toast à nos vacances. Mon verre est très fort en alcool, mais ça ne me dérange pas. Je presse le quartier de lime décoratif pour faire couler son jus dans le verre. Je le mélange avec ma paille et goûte : il est encore meilleur. Mes parents arrivent une dizaine de minutes plus tard, alors que je suis plongé dans la lecture de mon livre. Mon père demande si nous avons déjà fait une saucette, oui. Si l'eau est bonne, oui. Si nous avons un drink, je le lui montre. « Parfait, dit-il, je vois que vous vous adaptez assez vite à ce style de vie. » Je lui demande ensuite la règle d'usage pour le pourboire de la serveuse. Il me suggère de lui en donner un plus gros au début de la journée pour qu'elle se souvienne de nous et qu'elle vienne plus vite nous servir. Ensuite, pour le reste de la journée, de plus petits montants suffisent. Pour me faire une idée, je lui demande un exemple. Selon l'échelle qu'il suggère, j'avais donné bien assez et pourrais en donner un peu moins la prochaine fois. Ma mère nous offre de retourner dans l'eau. Sophie est enthousiaste, mais moi ça ne me tente pas. Elles y vont sans attendre une minute de plus. Mon père s'installe confortablement dans sa chaise et se met à regarder des trucs sur son iPad. J'ouvre de nouveau mon livre, mais n'arrive pas à retrouver ma concentration. Je repense au jeune homme d'hier et au fait que je ne lui ai rien donné. J'ai soudainement l'idée d'en faire un poème. Après tout, même si je suis en vacances et que je me suis promis de ne pas m'en faire

avec mes récents problèmes d'écriture, je peux toujours essayer de créer. Malheureusement pour moi, je n'avais pas prévu avoir une étincelle d'inspiration sur le bord de la piscine et mon carnet est resté dans la chambre. Je devrai remettre ma séance d'écriture à plus tard – ou tout simplement l'annuler. Les dernières gorgées de mon drink goûtent l'eau. Il y a beaucoup de glace dans les verres et il faut les boire rapidement si on ne veut pas en diluer le goût. Étant donné que je n'ai pas envie d'être saoul avant l'heure du midi, je dois me contenter de spécifier de mettre moins de glace et plus de soda tonique, et ce, au risque que le breuvage devienne vite chaud. Mon père se commande une bière et j'en profite pour demander un nouveau drink et donner mes indications. Les femmes sortent de l'eau et viennent se sécher, puis s'étendre. Je trouve étrange de n'avoir rien à faire. Je peux lire, boire, me baigner, aller marcher, manger, me faire bronzer, peut-être même essayer d'écrire, sans me reprocher de paresser. Glander comme je le fais présentement n'est pas dans mes habitudes. À la maison, j'ai toujours quelque chose à faire, je n'arrive pas à tenir longtemps en place. Même quand je regarde la télévision, j'ai un livre ou un carnet à portée de main. Au début de notre relation, Sophie me trouvait drôle. Pas une seule journée ne passait sans que j'écrive quelque chose, l'envie de créer ne me quittait jamais. Plus tard, elle m'avait avoué que c'était ce côté « artiste » qui l'avait charmée. Contrairement aux autres femmes avec qui j'avais partagé ma vie jusqu'à notre rencontre, Sophie a rapidement su passer par-dessus mon mystérieux statut d'« artiste » pour en arriver à me considérer comme l'homme ordinaire que j'avais finalement toujours été. Avec le recul, je me suis rendu compte que les autres avaient toujours espéré que je sois un artiste sombre, malheureux et à l'esprit torturé, alors que je ne me suis moi-même jamais perçu ainsi. Elles souhaitaient toutes secrètement me servir de muse, ce qui arrivait inévitablement à un moment ou à un autre de la relation, mais je me

sentais souvent poussé à le faire. Elles voulaient toutes être celle qui me servirait de guide, celle qui ferait disparaître mes souffrances et qui m'apprendrait à vivre – sans jamais penser que ce que je voulais, ce que je recherchais vraiment, ce n'était pas d'implorer la pitié ou d'être compris, mais seulement d'être apprécié à ma juste valeur. Sophie avait appris à m'aimer pour l'entièreté de ce que j'étais. Au cours des six premiers mois de notre relation, j'avais écrit beaucoup de poèmes. J'avais récemment signé un contrat d'édition et je devais travailler sur un recueil. Évidemment, notre jeune histoire m'était très inspirante et il arrivait souvent que je termine une journée de travail avec deux ou trois bons textes de plus dans mon manuscrit. Sophie les lisait, les aimait, mais n'essayait jamais de voir au-delà de ce qu'ils pouvaient bien dire. Après le lancement du livre, une fois habituée à mes pratiques d'écriture, elle avait rapidement cessé de me demander de lire mes textes. Depuis, elle n'a plus jamais lu par-dessus mon épaule et n'a plus démontré d'intérêt envers ce que j'écrivais quotidiennement dans mes carnets et sur l'ordinateur. À ses yeux, je suis normal, et c'est en grande partie la raison pour laquelle nous sommes encore ensemble.

Pendant près d'une heure, nous restons étendus à ne rien faire – je vais peut-être finir par y prendre goût. Il est maintenant midi passé ; la chaleur est intense. Nous décidons de retourner dans l'eau de la piscine. Si un peu plus tôt j'ai pu enlever ma casquette, je n'ai maintenant pas d'autre choix que de me couvrir le crâne. Étant donné l'existence de mon début de calvitie, je ne peux me permettre d'attraper un coup de soleil. Depuis environ quatre ans, le petit trou dans mes cheveux qui a commencé à se former sur le dessus de ma tête s'agrandit lentement mais sûrement. Il n'a assurément pas besoin d'aide extérieure pour empirer, et je me dois de faire un minimum pour ralentir la vitesse de la dégradation. Cela dit, je ne m'en préoccupe pas réellement

et, n'ayant pas les moyens de m'offrir une transplantation de cheveux, je me suis toujours dit que lorsque je serais blasé, je me raserais simplement la tête. Mon entourage proche ne m'en parle pratiquement jamais, comme s'il s'agissait d'un sujet tabou alors qu'il n'en est rien de mon côté. En fait, en y repensant bien, il y a deux personnes en particulier qui en ont fait plus de cas que moi-même. La première est une vieille dame que je côtoyais dans mon ancien milieu de travail. Elle m'arrêtait souvent pour me dire qu'elle trouvait que ma calvitie empirait de jour en jour. Pour l'écœurer, je lui répondais que je m'étais de nouveau brûlé la tête sur mon auréole d'ange. Ça la faisait rire jaune et je retrouvais aussitôt la paix. Même si je sais qu'elle ne me disait pas cela dans le but de me blesser, c'était devenu énervant. De toute manière, je n'étais pas le seul à devoir endurer ses commentaires stupides, beaucoup de mes collègues essayaient aussi d'éviter sa présence. Au bout d'un moment, j'ai appris à faire la sourde oreille à ses propos ; elle était du genre à ne pas remarquer le moment où elle commençait à emmerder les autres. J'ai finalement quitté ce travail et jamais un autre collègue ne m'a énervé avec des remarques insignifiantes sur mes cheveux. L'autre personne qui fait des commentaires sur le dessus de ma tête de temps en temps est une amie de longue date. C'est le genre de personne qui n'a aucun filtre, peu importe la situation, mais dont on apprécie justement la spontanéité et la franchise. À mon dernier anniversaire, nous étions au restaurant en compagnie d'une quinzaine d'amis. Avant d'exploser de rire, elle m'avait demandé si je portais ma casquette pour cacher le trou dans mes cheveux. Tout le monde s'était regardé en silence. Ne voulant pas laisser le temps au malaise de s'installer, j'avais ri de bon cœur et la soirée avait repris son cours comme si rien n'était arrivé. Après le dessert, son chum était venu s'excuser auprès de moi pour le manque de tact de sa blonde, mais je l'avais rassuré en lui affirmant que je ne lui

en voulais pas puisque je la connaissais depuis longtemps et qu'elle avait toujours été comme ça. Je dois avouer que son commentaire aurait très bien pu blesser quelqu'un de plus fragile, mais j'étais à l'aise avec moi-même et il m'était inutile de me fâcher pour ça.

J'entre dans l'eau avec ma casquette en essayant de ne pas trop la mouiller. Je ne veux pas qu'elle fasse des cernes à cause du chlore. Nous pataugeons bêtement une quinzaine de minutes quand Sophie me dit qu'elle commence à avoir faim. Le déjeuner est maintenant loin et j'ai moi aussi un petit creux. Nous sortons de la piscine. Mes parents sont déjà partis se chercher un lunch à la cantine située au palier inférieur. C'est là que nous allons, non sans avoir pris le temps de nous enrouler une serviette autour de la taille. La file d'attente n'est pas très longue, mais elle avance lentement. Quatre vacanciers nous séparent de mes parents, nous avons amplement le temps de regarder le menu. Sophie arrête son choix sur une assiette de nachos et j'opte pour des hot-dogs avec une frite. La file se met à avancer et mes parents remontent au palier avec leurs plateaux-repas en carton. Une fois devant la caisse, on commande et le cuisinier prépare la nourriture. Pendant qu'on patiente, je regarde la file qui s'est allongée derrière nous. Je suis content de ne pas avoir à attendre encore plus longtemps avant de me remplir le ventre – mon estomac gronde à l'odeur de la bouffe. Lorsque le cuisinier nous remet nos plats, on monte rejoindre mes parents qui ont déjà commencé à manger. Je me sens un peu faible. J'attaque mon repas. « Mes hot-dogs sont vraiment bons », je dis après plusieurs bouchées. Sophie en prend une toute petite et approuve. Je goûte ensuite à ses nachos ; ils ne sont pas si mal eux non plus. Après avoir tout englouti, j'empile nos plateaux avec ceux de mes parents et je vais jeter nos déchets dans la poubelle près de la cantine. À mon retour, ma mère suggère de bouger nos chaises. Nous aurions

ainsi tous notre part de fraîcheur tant convoitée. C'est une bonne idée, l'ombre se fait de plus en plus rare à mesure que le soleil se déplace. Je réoriente mon transat tandis que Sophie s'occupe du sien. Une fois les mouvements terminés, on se réinstalle. Mon père somnole dans son coin. Ma mère est plongée dans une revue de mode. Sophie joue à un jeu sur son téléphone cellulaire. J'ouvre mon livre. J'ai à peine le temps de lire une page complète que mes paupières se font lourdes. J'abandonne le combat et me laisse bercer par le doux sommeil de la digestion.

À mon réveil, Sophie me demande si tout va bien. J'ai somnolé pendant une vingtaine de minutes tout au plus, mais elle m'apprend que j'ai été plutôt agité et que j'ai bougé les bras d'une manière bizarre durant une partie de la sieste. Je réponds que tout est beau et que je me sens reposé, mais je sais que j'ai encore fait le même cauchemar que d'habitude. Il me revient souvent depuis plusieurs années, sans que je sois parvenu à savoir ce qu'il peut bien vouloir dire. Mon rêve commence toujours de la même manière et il ne se développe pas de fois en fois ; c'est un scénario toujours semblable qui se reproduit et se prolonge jusqu'à la fin qui ne change jamais. Je me promène quelque part – aucun lieu précis que je pourrais définir – et tout est tranquille autour de moi. C'est un peu comme si je déambulais dans un énorme entrepôt vide et gris et que j'en étais le gardien. Tout à coup, quelqu'un que je n'avais pas vu arrive et se plante devant moi, me bloquant le passage. Tout dans son langage corporel indique qu'il me veut du mal. Il essaie alors de me donner un coup de poing, ce que j'arrive toujours à esquiver sans problème. Par contre, lorsque j'essaie de me défendre et de le frapper à mon tour, je ne parviens jamais à le toucher. Je lance violemment mes poings dans les airs et même si la personne est très près de moi, je ne touche pas la cible. Mes bras sont trop courts, l'assaillant est trop loin ; je cogne dans le vide et m'essouffle. Je dois préciser que je

ne me fais jamais toucher non plus. La scène se termine à ce moment-là et je me réveille les coudes endoloris.

Je décide de ne pas dire à Sophie que j'ai encore fait ce rêve. Ma mère coupe court à mes pensées en proposant d'aller nous baigner dans la mer. Sophie est beaucoup plus enthousiaste que moi à cette idée. Elle avait hâte à ce moment depuis longtemps, bien avant notre départ de Montréal. Se levant d'un bond, elle prend ma main et me tire pour que je la suive. J'en profite pour me secouer un peu, je ressentais le besoin de me dégourdir les jambes. Mon père dit qu'il ira un autre jour ; ce n'est pas un grand fan de baignade. Je ne le suis pas plus que lui, mais je n'ai encore jamais vu la mer de si près – il y a une première fois à tout. Nous prenons nos serviettes et notre trio se met en marche. Nous descendons le palier, passons près de la cantine et continuons en longeant un grand bâtiment circulaire au toit de paille – qui ressemble à l'entrée de l'hôtel et qui contient également un bar et un restaurant. Ma mère nous explique que ce dernier sert lui aussi un buffet à déjeuner durant la matinée, mais que le soir, il se transforme en restaurant de fine cuisine asiatique. Les murs du bâtiment sont ouverts, ce qui offre une vue directe sur la mer. Lorsque nous avons fini de le contourner, nous tombons directement sur la plage. Je ne connais pas vraiment ça, mais même à un novice comme moi, la mer paraît plutôt agitée. Je le fais remarquer à mes compagnes. Ma mère cherche des yeux la chaise du sauveteur, elle la trouve un peu plus loin vers la droite. Elle dit que s'il y a un drapeau rouge hissé sur le dossier de la chaise, la baignade est interdite parce que trop dangereuse. Le drapeau qui flotte au vent est de couleur jaune, ce qui signifie que l'eau est mouvementée, que les vagues sont parfois fortes, mais qu'on peut y aller si on ne s'aventure pas trop loin. Quelques baigneurs sont répartis dans un petit secteur délimité par des bouées orange. C'est dans cet espace restreint que nous pouvons faire

tremlette aujourd'hui. Nous nous approchons encore un peu, étendons nos serviettes sur le sable chaud et y laissons nos sandales. Je ne m'en étais pas rendu compte du haut de notre palier, mais la journée est très venteuse. La brise saline est fraîche et fait contraste avec la chaleur humide du terrain du complexe que nous avons quitté il y a de cela dix minutes. Je rejoins le bord de l'eau et je m'amuse à voir mes traces de pas s'effacer peu à peu sous les allers-retours de la mer sur le sable. J'avance encore un peu. La température de l'eau n'est pas aussi froide que ce à quoi je m'attendais ; elle n'est pas aussi chaude que celle de la piscine, mais elle n'est pas complètement gelée non plus. Sophie et ma mère sont déjà plus loin devant. Je préfère prendre mon temps. Je me déplace lentement dans l'eau tout en jetant des regards nerveux derrière moi. N'étant pas du genre à aller dans des glissades d'eau pour le plaisir, m'apprêter à me laisser emporter par une mer houleuse sous les yeux attentifs d'un sauveteur n'est pas ce qui me rend le plus à l'aise. En zieutant vers sa chaise, je remarque finalement qu'il ne regarde pas dans notre direction. Un groupe de jeunes adolescentes se fait bronzer à quelques mètres de sa position – en les dévisageant comme il le fait, il s' imagine probablement un scénario dans lequel il les sauve l'une après l'autre d'une mort atroce. Sachant avec certitude qu'il ne me regarde pas, la pression sur mes épaules se relâche et je décide de me laisser aller pour de bon. Tout mon corps se mouille d'un coup. Une première vague me fait goûter l'eau salée. Ma casquette et mes cheveux se mouillent aussi, ce qui ne me plaît pas. J'arrête de nager un instant et remarque que je me suis beaucoup éloigné de la plage. Par leurs mouvements de va-et-vient réguliers, les vagues ont tendance à nous maintenir dans une certaine zone. Sophie me rejoint. Elle sourit à pleines dents et m'enlace. Nous restons plusieurs minutes à nous laisser bercer dans l'eau et à contempler le magnifique paysage. Nos corps montent et descendent, nos

pieds touchent puis ne touchent plus le fond de l'eau. Je commence à avoir la nausée, mais je veux rester encore un peu pour profiter du moment. Si seulement les flots se calmaient, je pourrais me baigner sans avoir peur de vomir. Sophie me demande si je me sens bien, elle trouve que mon teint est blême, presque blanc, et que mon sourire a perdu de sa sincérité – ce sont ses mots. Je lui annonce que je vais bientôt devoir sortir de l'eau. « Pas de problème, dit-elle en posant une main sur ma joue, mais je veux rester encore un peu. » Je lui assure qu'une fois bien en sécurité sur le sable, je l'attendrai le temps qu'il faut. Ma mère m'envoie la main de là où elle est rendue, je lui retourne son signe et commence à nager à contre-courant, bien décidé à sortir avant d'être malade. Avancer vers la plage est difficile ; tout comme dans un problème mathématique cliché, à chaque fois que j'avance de deux mètres, je recule d'un. Lorsque j'arrive finalement à me mettre debout – et à le rester sans risque de me faire renverser par l'eau –, j'enjambe les restants de vagues et me dépêche à atteindre ma serviette étendue au grand soleil. Je ne sais pas combien de temps j'ai mis à sortir, mais la bataille a duré de longues minutes. Je m'assois en indien, inspire et expire profondément jusqu'à ce que le rythme de ma respiration revienne à la normale. Le vent aide à faire sécher ma peau, ce qui me procure des frissons même si j'ai encore chaud à cause de l'effort accompli. Mon souffle se régularise, j'évite de peu la crise de panique. Je peux maintenant me concentrer à ne pas vider le contenu de mon estomac sur le sable si près du sauveteur et des adolescentes – qui se retournent sur le ventre alors que je regarde en leur direction.

Un homme d'une soixantaine d'années passe près de moi et m'adresse la parole en français. C'est un touriste qui était installé près de nous au palier supérieur – je le reconnais à son ventre protubérant. Il nous avait assurément entendus parler la même langue et n'attendait plus

qu'une occasion pour nous aborder. Il me demande si j'ai le mal de mer – il semblerait que mon teint soit passé du blanc au vert. « Je le savais pas avant aujourd'hui, mais je pense que je l'ai, oui. » Il attend que je pousse plus loin la conversation, mais je fixe l'horizon, sa question a été répondue clairement. Voyant qu'il ne réussirait pas à tirer autre chose de moi, l'homme finit par s'éloigner en replaçant son maillot d'une main et en se mouchant dans le sable à l'aide de l'autre. J'enlève ma casquette pour faire sécher mes cheveux et la dépose à côté de moi sur la serviette. Je contemple Sophie qui s'amuse dans l'eau. Elle suit le mouvement des vagues comme si c'était son élément. Elle ne démontre pas encore de signes de fatigue. Elle se retourne et regarde dans ma direction au moment même où une énorme vague la frappe de plein fouet dans le dos. Pendant cinq secondes, je ne la vois plus. Sa tête émerge de l'eau à quelques mètres à droite d'où elle était disparue. Je perçois les secousses de son corps qui tousse pour rejeter l'eau avalée. Je crie deux fois son nom, mais le bruit de la mer enterre ma voix. Je me lève et regarde en direction du sauveteur; il n'a rien entendu, rien vu bien entendu. Sophie finit par se ressaisir, me fait un signe du pouce et commence à avancer vers moi. Tout porte à croire qu'elle veut maintenant sortir. Je m'installe de nouveau sur ma serviette et attends. Ma mère est rendue assez loin, elle nage près des bouées qui indiquent la limite permise de la zone de baignade. Comme par miracle, le sauveteur se remet au travail en poussant deux gros coups de sifflet stridents: toutes les têtes présentes dans la mer se tournent vers lui, celle de ma mère comprise. À voir les nageurs se diriger vers la plage, je comprends que le signal indique la fin de la baignade pour le moment, que c'est l'heure de la pause du sauveteur. Je l'imagine aller remplir sa bouteille d'eau, manger un petit quelque chose et faire un tour à la salle de bain – après quoi, ce sera l'occasion rêvée pour lui de flirter plus ouvertement

avec les jeunes touristes. Lorsque Sophie arrive enfin sur la plage, elle tousse encore. Je l'aide à s'asseoir sur sa serviette et elle rit entre ses quintes de toux. Ma mère est la dernière nageuse à sortir de l'eau. Le sauveteur passe nous voir pour expliquer que lorsque le drapeau est jaune comme aujourd'hui, la baignade est interdite sans surveillance. Si nous voulons y retourner, il devrait être de retour dans une trentaine de minutes. Il quitte ensuite vers le restaurant au toit de paille en compagnie de deux des jeunes femmes du groupe – les deux plus belles, évidemment.

Nous restons un bon moment assis sur le sable. Je suis maintenant sec et je recommence à avoir chaud. Je remets ma casquette qui est sèche elle aussi. Mes nausées ont diminué de beaucoup et, selon ma mère, j'ai repris des couleurs. Sophie veut savoir si j'ai l'intention de retourner me baigner un peu plus tard. Je réfléchis, mais finis par lui avouer que j'irais peut-être un autre jour, si la mer est plus calme. Nous ramassons nos affaires et montons rejoindre mon père. Il est toujours au même endroit, plongé dans la biographie d'un politicien en format poche. Je remarque que nos chaises ont été déplacées pour rester dans l'ombre. C'est exactement le genre d'attention que porte fréquemment mon père, il pense beaucoup aux autres et à leur faire plaisir. Il abaisse son livre et demande si tout s'est bien passé. Nous répondons oui sans prendre la peine de mentionner mon léger malaise. Il nous dit ensuite qu'il a eu le temps d'y penser pendant notre absence, que ce serait peut-être intéressant de faire une excursion à l'extérieur du site de l'hôtel pendant la semaine. Il nous tend un dépliant explicatif contenant des résumés de randonnées en tous genres. Un signet marque la page de l'activité à Ek Balam. La journée est détaillée ainsi : départ de la navette de transport à sept heures trente ; trajet d'une heure et demie à travers les villages des environs avant d'arriver à Ek Balam, site archéologique emblématique de la région ; tour guidé complet des

ruines et du temple récemment restauré (on apprend que le site n'a pas encore fêté ses dix ans d'existence) ; vient ensuite la visite d'un cenote où l'on passe l'après-midi à se baigner sous terre, à assister à une représentation d'une cérémonie maya, à déguster de la nourriture locale d'époque (dîner rustique inclus dans le prix de l'activité) ; avant de repartir, on peut profiter de l'accès aux boutiques souvenirs variées ; retour en navette et arrivée à l'hôtel sain et sauf vers dix-huit heures. L'idée me convient, je rêve de voir un site de ce genre depuis que je suis tout petit. Sophie démontre autant d'intérêt que moi. Ma mère approuve également. Nous décidons de nous inscrire à l'activité aujourd'hui même pour réserver nos places. Tout naturellement, mon père offre de s'en charger avant l'heure du souper, rien ne presse pour le moment. Il replonge dans son livre et je l'imité avec le mien.

Le reste de l'après-midi, nous le passons ensemble à lire, à jouer à des jeux sur nos tablettes, à faire trempette et à enfiler des drinks les uns après les autres. Suivant le conseil de ma mère, j'ai échangé mes gin-tonics contre des pina colada merveilleusement bons. Ce n'est pas dans mon habitude de boire quelque chose d'aussi sucré, mais la fraîcheur et la qualité des ingrédients en font un breuvage remarquable. Seize heures sonnent à peine et nous sommes tous un peu saouls. Je suggère de monter à nos chambres pour faire une sieste, idée qui est bien accueillie par mon groupe. Il est aussi convenu de se rejoindre à dix-neuf heures au restaurant asiatique au bord de la mer pour le souper.

À mon réveil, j'avale deux comprimés d'Advil et bois une bouteille d'eau au complet. J'essaie d'étancher ma soif et de chasser l'arrière-goût crayeux de ma bouche. Je profite du

fait que Sophie dort encore pour aller prendre une douche bien chaude – il fait toujours aussi froid dans la chambre. Je me frotte le corps pour enlever la fine mais persistante couche de sel de mer, puis je me masturbe en espérant faire partir mon mal de tête. Sans succès. Je ferme l'eau et m'emmitoufle dans ma robe de chambre. Sophie est maintenant debout et elle attend son tour pour aller se laver. Il est dix-huit heures et je commence à avoir faim. Je prends une bière dans le petit réfrigérateur (une bière, un steak) et m'installe sur le balcon pour la déguster. Le coucher de soleil qui s'offre à moi est digne d'une publicité de char. D'un coup d'œil rapide à ma droite, je remarque que mes parents sont eux aussi assis sur leur balcon. C'est plus fort que moi, je fais comme si de rien n'était, je ne leur envoie pas la main et reviens vers le soleil. Je n'arrive pas à dire s'ils m'ont vu ou non. S'ils me le demandent, je répondrai simplement que je ne les avais pas remarqués. Ne pouvant m'empêcher de regarder de nouveau dans leur direction, au risque de me faire prendre pour de bon, je constate que ma mère gesticule beaucoup. Est-ce qu'ils sont en train de discuter normalement ou de se disputer, je ne pourrais pas dire. Au lieu de faire d'autres suppositions et de me mêler de ce qui ne me regarde pas, je me concentre plutôt sur la beauté du site, tout en buvant des gorgées de ma lager mexicaine – qu'on retrouve en vente partout au Québec. Lorsque Sophie apparaît sur le balcon pour me demander où est passé son cellulaire, je lui fais remarquer qu'elle l'avait dans les mains quand je suis sorti de la salle de bain. Elle rentre sans refermer la porte derrière elle. Quelques secondes après, elle me crie qu'elle l'a retrouvé dans les draps. J'entends le séchoir à cheveux se mettre en marche et je fais glisser la porte avec mon pied. Je décide de finir ma bière avant de m'habiller pour le souper. À dix-huit heures trente, je rentre. Mes parents ne sont plus assis sur leur balcon depuis un bon moment et le soleil est disparu vers on ne sait où. Sophie en est rendue à se maquiller, ce n'est jamais long, elle n'en

a pas vraiment besoin. Je regarde ce qu'elle compte mettre, sa robe noire sans manches traîne sur le lit. C'est un morceau que j'adore, qui lui va à ravir, qui fait agréablement ressortir ses courbes et affine sa silhouette. Pour ma part, je choisis un short beige classique ainsi qu'une chemise blanche de marque Lacoste, ma préférée depuis près d'un an. Sophie se tasse un peu pour me faire de la place devant le seul miroir de la chambre. Je peigne soigneusement mes cheveux vers la droite et applique une pommade pour les faire tenir. En ce qui concerne ma barbe, elle n'est pas assez longue pour que je la rase complètement, mais certains poils montent plus haut que d'autres sur mes joues et je décide de les enlever avec un rasoir jetable. Puisque je ne rase pas une grande surface et que je n'ai qu'à donner trois ou quatre petits coups de lame, je ne prends pas la peine d'appliquer de la mousse et de mouiller ma peau. Cela s'avère une grave erreur. Au deuxième coup du côté gauche, je sens la lame s'accrocher dans ma joue, elle s'entaille légèrement et se met aussitôt à saigner. J'essaie de stopper l'hémorragie en plaçant un papier mouchoir plié en quatre sur la blessure. Je maintiens la pression pendant une minute avant de constater les dégâts. Heureusement, la coupure n'est pas profonde. C'est seulement un tout petit bout de peau qui a été arraché, ça ne saigne déjà presque plus. À ce stade-ci, ce serait beaucoup trop laid de laisser un côté rasé et l'autre non. Je mouille la lame à l'eau chaude pour qu'elle glisse mieux – ce que j'aurais dû faire depuis le début. Je reprends enfin mon travail en redoublant de précaution. Une fois ma tâche terminée, je jette le rasoir et rince mon visage à l'eau froide. Sophie observe ma plaie : « Si c'était pas de la rougeur de l'irritation sur la peau tout autour, ça paraîtrait même pas. » J'applique une crème pour apaiser la sensation de brûlure et nous sortons.

Lorsque nous arrivons au restaurant, nous sommes surpris de voir une file d'attente d'une douzaine de personnes.

Derrière une colonne en fausse pierre, j'aperçois ma mère et je peux aussi voir mon père en me déplaçant légèrement vers la droite. Ils font déjà la file. Nous les rejoignons non sans nous faire dévisager par les vacanciers qui patientent depuis plusieurs minutes – qui aime se faire dépasser dans une file d'attente, je me le demande bien. Mon père, qui a vu les gens s'accumuler depuis la fenêtre de sa chambre, a décidé de prendre de l'avance en venant attendre dans la file. Ma mère, descendue le rejoindre ensuite, est arrivée avant nous par on ne sait quel miracle. Une serveuse se présente à nous et demande le nom auquel la table sera réservée. Ma mère le lui dit. La serveuse le note sur son carnet et fouille sous son comptoir de service. Elle en sort un dispositif noir de la taille d'un paquet de cigarettes qui, explique-t-elle, vibrera et émettra une lumière rouge à partir du moment où la table sera prête à nous accueillir jusqu'à celui où un serveur viendra l'éteindre à l'aide de sa carte magnétique. Lisant dans mes pensées, elle précise qu'il y a un temps d'attente approximatif d'une cinquantaine de minutes. Ma mère suggère d'aller prendre un apéritif et demande si nous avons le goût de jouer à un jeu. « C'est une bonne idée ! s'exclame Sophie. On en a apporté quelques-uns dans nos bagages. » Je suis mandaté pour aller en chercher un. Mon père offre de m'accompagner, il va en profiter pour vérifier la climatisation. Pendant ce temps, Sophie et ma mère vont choisir une table dans le bar principal de l'hôtel. Dès l'ouverture de la porte de la chambre, mon père frissonne. Il se dirige immédiatement vers le thermostat pour l'examiner. Pendant ce temps, je sors de la plus grosse valise trois jeux de société et arrête mon choix sur la plus petite boîte, un jeu de cartes facile à apprendre, parfait pour le temps d'un apéro. Mon père lâche un sacre. « J'ai beau essayer toutes les touches du clavier, y a rien qui se passe, on entend même pas un déclic dans la ventilation. » Je ne suis donc pas fou. « Ça se peut qu'une connexion soit défectueuse », finit-il par supposer. Je n'en ai aucune idée, je n'y connais rien. Il

hausse les épaules et referme le boîtier après avoir monté la température au maximum. Avec un peu de chance, je verrai peut-être une différence en revenant ce soir. Je range la valise et nous quittons vers le bar.

Comme la veille, un duo de musiciens est installé sur la scène, mais cette fois, ce sont un guitariste et un saxophoniste qui jouent divers standards de jazz connus entrecoupés de longues envolées d'improvisation. La table qui a été choisie pour nous se situe à mi-chemin entre la scène et le bar. On nous apporte du vin pendant que j'ouvre le boîtier du jeu et en sors les cartes. J'explique le déroulement : « C'est un jeu avec des mises ; chaque joueur a quinze cartes, d'une valeur de un à quinze, et le but est de remporter la carte sur le dessus de la pioche disposée au centre de la table ; ces cartes ont des valeurs de moins cinq (-5) à plus dix (+10) ; les cartes positives sont remportées par le joueur qui aura misé la plus haute carte, les cartes négatives par le joueur qui aura misé la plus basse ; s'il y a égalité sur la valeur des cartes de plusieurs joueurs, la carte de la pioche est remportée par le joueur ayant la seconde mise la plus haute ou la plus basse, c'est selon ; le jeu se termine lorsque la pioche de quinze cartes est vide et le gagnant est celui qui a cumulé le plus de points grâce aux cartes de valeurs. » Devant le regard perplexe de mes parents, je précise que ce n'est pas si compliqué que ça en a l'air, qu'il suffit de jouer pour que tout devienne plus clair. Nous débutons après avoir porté un énième toast à nos vacances. Après la première partie, mon père a compris. Après la deuxième, ma mère commence à comprendre. Nous avons le temps de jouer deux autres parties avant que le dispositif ne se mette à vibrer. Je range alors les cartes dans le boîtier métallique et nous quittons en apportant nos coupes de vin. Comme promis, l'hôtesse met fin au bourdonnement de l'appareil et nous guide vers notre table où nous prenons place. Avant que nous ouvriions les menus, mon père nous annonce qu'il a fait la réservation

pour la randonnée dont nous avons parlé cet après-midi. Il ajoute que l'activité est prévue pour après-demain. Nous le remercions et plongeons dans les menus, nous avons faim. Paradoxalement, j'ai de la difficulté à regarder la liste des plats parce que je suis constamment dérangé par la beauté des lieux. Le soleil est couché depuis un moment déjà, mais la proximité de la mer, dans laquelle miroitent la lune et les flammes des torches plantées dans le sable sur le bord de la plage, donne au souper une ambiance presque magique. Le son des vagues est apaisant, presque hypnotisant. Lorsque le serveur arrive, je ne sais toujours pas ce que je veux manger. Heureusement pour moi, il commence par noter la commande de mes parents. Je parcours rapidement les pages avant d'arrêter mon choix sur une entrée de tataki de thon, une soupe asiatique à la coriandre et un tartare de saumon.

Le silence suivant le départ du serveur laisse le temps à ma mère de nous imposer un sujet de conversation. Tous ensemble, nous devons discuter de notre journée et ensuite, chacun de nous doit dire ce qu'il a aimé le plus et ce qu'il a aimé le moins. C'est une nouvelle activité que ma mère essaie de mettre en pratique dans la vie de tous les jours. Elle a découvert ça dans un de ses nombreux livres de méditation sur le moment présent. Il paraîtrait qu'en nous obligeant à revenir sur les événements de notre journée, il serait plus facile de remarquer les belles choses que nous avons vécues sans même nous en rendre compte. J'ai une petite pensée pour mon père qui est souvent le cobaye de toutes ces nouvelles idées venant de maman. Nous faisons l'exercice à tour de rôle – j'ai choisi, dans l'ordre, ma première baignade dans la mer et l'air climatisé incontrôlable de notre chambre –, puis les entrées arrivent. Les sujets de conversation changent au fur et à mesure que le vin descend et que nos assiettes se vident. Je me trouve rapidement dans un état où plus rien ne semble avoir d'importance –

l'un des premiers signes de l'ivresse. Je suis étourdi par l'alcool, engourdi jusque dans mes pensées et paralysé par la peur de dire quelque chose que je ne pense pas réellement – je m'emporte souvent pour un rien lorsque je suis dans cet état. À l'écoute des avertissements que mon corps me dicte, je troque le vin pour de l'eau avant qu'il ne soit trop tard. Le reste du repas se passe sans rien de spécial à signaler. Les plats sont tous délicieux, le service impeccable – mon verre d'eau est rempli aussitôt qu'il se vide de moitié –, c'est une soirée irréprochable. Pendant que mes parents prennent leur café et discutent ensemble au sujet de mon frère, je me retourne et observe les tables autour de nous. Je remarque que le sauveteur mange en compagnie de deux jolies jeunes femmes. Je ne pourrais pas jurer que ce sont les mêmes que cet après-midi – ce genre de filles se ressemblent toutes. « Qu'est-ce qu'il y a ? » demande Sophie en déposant une main sur mon avant-bras. « Rien, je regardais seulement aux alentours. » Je garde mes commentaires désobligeants pour moi et prends une nouvelle gorgée d'eau dans le verre fraîchement rempli. « Sérieusement, continue Sophie, arrange-toi pas pour qu'il s'aperçoive que tu les dévisages lui et ses petites amies. Je sais ce que tu penses et je le pense aussi, mais j'ai pas envie qu'il vienne te voir pour te casser la gueule. » Après un léger moment de tension, un silence que je prolonge d'autant plus que je sais qu'elle a raison, nous décidons d'un commun accord qu'il est temps de prendre congé de mes parents pour la soirée. Nous nous souhaitons une bonne fin de soirée et ma mère ajoute qu'ils vont nous laisser tranquilles demain. Après tout, rien ne nous oblige à passer toute la journée avec eux, nous pouvons très bien faire ce que nous voulons. S'il nous arrive de nous croiser, ce pourrait être seulement par pur hasard et ce serait parfait comme ça. « Ça marche, je réponds, à demain peut-être. »

Je prends la main de Sophie dans la mienne et nous marchons jusqu'à la plage. Doucement, à l'aide de mes

doigts, je fais tourner sa bague pour que la pierre ne s'appuie plus sur le flan fragile de mon majeur. Le bruit des conversations dans le restaurant est rapidement enterré par celui des vagues venant mourir sur le sable. L'air salin me fait du bien. J'ai l'agréable sensation de dégriser sans avoir le mal de cœur ou les étourdissements qui viennent souvent avec. « Qu'est-ce que tu as envie de faire ? » je demande. « Rien de spécial, on peut juste continuer à marcher un peu, dit Sophie, ça me va. » J'acquiesce et nous prenons à gauche lorsque nous sommes face à la mer. La plage longe plusieurs complexes hôteliers. Ils sont tous séparés les uns des autres, mais la plage, elle, ne comporte aucune séparation physique. Nous ne sommes pas le seul couple à avoir eu l'idée de venir s'y promener après le souper. Sans dire que le bord de la mer est surpeuplé, on y croise sans cesse des gens marchant main dans la main et qui vont on ne sait où. Parcourir un complexe en longueur sur sa part de plage prend environ sept ou huit minutes de marche. Nous arrivons à peine au quatrième hôtel quand un agent de sécurité s'approche pour nous dire assez sèchement qu'ils ferment la plage dans trente minutes et qu'il nous faut regagner notre hôtel (j'ai toujours trouvé drôle l'idée de fermer un lieu à ciel ouvert comme un parc, un terrain de jeu ou une plage). Je hoche la tête en signe de compréhension et fais un salut poli de la main tandis qu'il se dirige vers un autre couple près de nous. Nous rebroussons chemin, mais nous nous rapprochons aussi du bord de l'eau. Sophie demande d'être à ma gauche pour marcher le plus près possible du sable mouillé. Elle enlève ses sandales en cuir fin, les prend dans sa main, change de côté et saisit ma main gauche dans sa main droite libre. Je décide d'enlever moi aussi mes sandales. La sensation de s'enfoncer dans le sable est agréable ; c'est tellement relaxant que c'en est presque déstabilisant. Nous marchons beaucoup plus lentement qu'à l'aller. L'idée du risque de nous faire avertir de nouveau par un quelconque agent de sécurité est loin de nous. Le moment est si

parfait que nous voudrions qu'il ne se termine jamais. Rapidement, il ne reste plus que notre couple sur le bord de l'eau. On peut voir des faisceaux lumineux de lampes de poche inspecter la plage à la recherche de retardataires, mais nous ne sommes pas visés. De toute manière, notre hôtel apparaît finalement à notre droite. Nous remontons le terrain jusqu'au restaurant asiatique presque vide et passons près du bar qui donne sur le chemin principal de la cour. Je ne sais plus quelle heure il est, mais même s'il fait noir, je ne me sens plus du tout fatigué. Je demande à Sophie si elle a envie d'un dernier verre. « Oui, mais on le prend à l'intérieur. Je commence à avoir froid aux jambes. » Au bar de l'hôtel, je commande un whisky double sur glace – une seule s'il vous plaît – et Sophie demande une coupe de vin blanc. Nous montons ensuite dans notre chambre où la climatisation est toujours aussi problématique – il faudra que j'appelle la maintenance de l'hôtel demain. Sophie se prend une couverture et nous sortons sur le balcon. Une légère brise caresse nos visages tandis que nous contemplons le site illuminé. « C'est magnifique », affirme Sophie avec un sourire amorti par l'alcool. « Oui, c'est un hôtel superbe. Ce séjour est vraiment un très beau cadeau de la part de mes parents. » Nous trinquons une nouvelle fois à cette semaine – combien de fois pouvons-nous porter un toast à quelque chose ? –, puis finissons nos verres dans un silence partagé, assis côte à côte et bercés par le doux son de la mer agitée à quelques dizaines de mètres de nous. Après peut-être vingt minutes, nous rentrons, enlevons nos vêtements et faisons l'amour pour la première fois depuis notre arrivée au Mexique. Nous trouvons ensuite le sommeil sous le ronronnement constant de la climatisation qui n'obéit qu'à ses propres règles.

IV

Je me suis réveillé plusieurs fois au cours de la nuit. Une fois parce que j'avais froid et que j'ai dû tirer les couvertures qui étaient toutes rendues du côté de Sophie, une autre fois parce que mon nez me piquait et que je me suis mouché et la dernière fois parce que je devais aller boire de l'eau pour apaiser ma gorge sèche. Je me lève pour de bon, il est huit heures. Une large tache foncée sur le tapis à l'entrée de la salle de bain attire mon attention. Je remarque que de grosses gouttes d'eau s'écoulent d'une bouche d'aération au plafond. Je mets le seau à champagne sous la fuite, puis je réveille Sophie. Elle n'est pas contente de se faire brasser, je la sors peut-être d'un rêve agréable, et elle m'envoie un coup de coude signalant son mécontentement. Je l'esquive facilement, ses mouvements sont engourdis par le sommeil, et je caresse ses cheveux en lui expliquant ce qui se passe. Même si j'avais prévu contacter la réception au cours de la matinée, je n'ai plus le choix maintenant, la maintenance de l'hôtel doit venir vérifier tout ça. Nous nous habillons à la hâte et je compose le numéro pour joindre la réception. J'explique qu'on a un problème avec la climatisation, c'est peu dire. En moins de cinq minutes, un technicien et son assistant frappent à la porte. Ils entrent, nous saluent et regardent le débit d'écoulement de la fuite pendant une trentaine de secondes. Le technicien me rassure – dans un français plutôt pas mal – qu'il peut arranger ça rapidement. Il poursuit en disant qu'il adore pratiquer son français, ce à quoi je réponds qu'il me fera plaisir de l'y aider. Je me tourne ensuite vers Sophie pour lui demander ce qu'elle

compte faire en attendant. Elle suggère d'aller nous chercher des cafés – elle en a tout aussi bien besoin que moi – et quitte la chambre. L'assistant, visiblement plus jeune que le technicien, part lui aussi chercher quelque chose, un escabeau. En attendant, l'aîné des deux farfouille dans les réglages du thermostat. « Il est plus que dérégulé, finit-il par dire, il est complètement défectueux. » N'ayant pas fait mes études d'électricien, je suis heureux d'être arrivé au même constat que lui avec de moindres connaissances dans le domaine. « Je vais devoir aller en chercher un neuf pour le changer », explique-t-il avant de quitter la chambre et de me laisser seul dans le froid.

Sophie arrive quelques secondes après le départ du technicien. Je lui explique ce qui se passe pour le peu que j'en sache. C'est l'assistant qui revient le premier, avec un escabeau de six pieds et un sac rempli de vieux torchons. Il installe les pieds en aluminium des deux côtés de la flaque, vérifie la stabilité de l'escabeau et monte. Il ne m'explique pas ce qu'il s'apprête à faire, mais j'en déduis qu'il doit vouloir nettoyer et assécher le conduit problématique. « Je vais attendre dehors sur le balcon, dit Sophie, il fait trop froid pour moi. » Elle apporte son café et une revue avant de disparaître derrière les rideaux de la porte patio. J'observe le jeune homme dévisser lentement la grille métallique du conduit, la déposer sur le plateau de l'escabeau et plonger la main dans le paquet de torchons. Il en sort un bleu – il y en a de toutes les couleurs – et commence son travail. Il racle quelque chose dans la canalisation, mais tout ce qui en sort n'est que de l'eau qui meurt dans le paquet de torchons ouvert sur le dessus de l'escabeau. Le technicien en chef cogne à la porte et j'accours pour lui ouvrir. Il me montre avec fierté le nouveau thermostat dans son emballage. Je ne sais pas s'il attend mon approbation, mais il ne se remet au travail que lorsque je lui dis que ça me semble parfait. Entre chaque étape de l'installation, il me raconte des bribes

d'histoires de sa vie auxquelles j'essaie tant bien que mal de réagir avec un minimum d'intérêt. Souvent, à la fin d'une anecdote, je m'en tire en avalant une gorgée de café et en hochant la tête. Je n'ai jamais été très doué pour interagir avec des inconnus surtout lorsque je sais pertinemment que je ne les reverrai jamais. Le technicien est sympathique et semble réellement heureux de pratiquer son français, mais j'ai hâte qu'il termine son travail au plus vite. Je n'ai qu'une envie : retourner à mon occupation préférée du moment, ne rien faire. Moins de trente minutes après son retour, la fuite est réglée et la pièce a déjà commencé à tempérer. Pendant que le jeune range l'escabeau, le vieux m'explique que la tache sur le tapis va sécher en quelques heures et que plus rien ne devrait couler du plafond. Je pense à leur donner un petit quelque chose pour leur service efficace et plonge ma main dans ma poche. À la vue de ce que je m'apprête à faire, l'aîné me fait signe qu'il refuse et, au nom de l'hôtel, s'excuse plutôt pour les inconvénients que la situation a pu nous causer. Je les remercie chaleureusement et ils quittent la chambre alors que j'avale la dernière gorgée de mon café. À peine quelques secondes plus tard, quand je me rends compte qu'ils ont oublié de rapporter le thermostat défectueux avec eux, ils ne sont plus dans les corridors. Je le jette dans la poubelle sous le lavabo – ce ne doit pas être important – et je sors rejoindre Sophie pour lui annoncer la bonne nouvelle de la fin des travaux. J'en profite pour lui proposer d'aller déjeuner, mais elle n'a pas encore assez faim. Je suggère alors d'aller prendre une marche, j'ai envie de bouger et de sortir de la chambre, mais cette idée ne lui dit rien non plus. Je me résigne donc à prendre mon livre et à lire sur le balcon. Environ une demi-heure plus tard, mon ventre commence à gargouiller. Sophie me regarde : « Bon, je crois que j'ai pas encore aussi faim que toi, mais on peut y aller avant que tu commences à t'autodigérer. » Nous rentrons et c'est avec joie que nous remarquons que la

température est plus agréable qu'avant la visite des hommes de la maintenance.

Nous décidons d'aller déjeuner au restaurant asiatique d'hier soir. Pour le menu du matin, ils servent un buffet plus petit que celui du restaurant du hall, mais il y a un comptoir où un cuisinier prépare des omelettes sur place. C'est ce pour quoi nous faisons la file. Il y a une vitrine derrière laquelle sont présentés une vingtaine d'ingrédients répartis dans des bacs métalliques, un peu à la manière d'un restaurant Subway. Une fois rendu à notre tour, le cuisinier explique qu'il n'y a pas de limite au nombre d'ingrédients qu'il peut utiliser. Je choisis des champignons, du bacon, des oignons et des piments verts. Il les dépose tous ensemble sur la plaque. Ensuite, il casse trois œufs dans un bol, ajoute du lait et fouette vigoureusement le mélange avant de le faire couler minutieusement à côté des ingrédients qui cuisent en petit tas. Puis, il se tourne vers Sophie qui fait son choix et il recommence la même procédure. Je ne sais pas si c'est parce que je suis affamé, mais l'odeur de la nourriture en train de cuire est fabuleuse. Le mélange des champignons et du bacon me fait saliver. Heureusement, mon omelette est presque cuite. Le cuisinier la retourne aisément à l'aide d'une grande spatule, laisse passer dix secondes et ajoute le petit tas d'ingrédients en plein milieu. Il replie ensuite les quatre côtés de l'omelette sur eux-mêmes, un peu comme on le ferait avec un wrap, la soulève avec sa spatule et l'avance par-dessus le comptoir pour la faire glisser dans mon assiette. Je le remercie et pars à la recherche d'une table. Sophie me rejoint rapidement. Je commande du café, le premier de la journée est déjà loin, et on nous apporte également deux verres de jus de fruits que nous n'avions pas demandés. L'omelette est excellente – serai-je un jour déçu de la qualité de la nourriture dans ce complexe hôtelier ? Nous mangeons en silence, j'ai trop faim pour placer un mot entre deux bouchées, et c'est seulement une fois

le repas terminé que nous nous adressons de nouveau la parole. Sophie veut savoir si j'ai des idées de projet pour la journée. Je réponds : « Non, je sais pas du tout ce que j'ai envie de faire. » Elle rit et moi aussi, il y a autant à faire qu'à ne rien faire. Je remarque alors son regard se diriger derrière moi. Je connais ce regard, elle l'utilise lorsqu'elle écoute les conversations des autres ou qu'elle observe quelqu'un effectuer quelque chose d'intrigant. Je m'apprête à me retourner pour voir ce qui attire tant son attention, mais elle m'ordonne de ne pas bouger tout en déposant sa tasse sur la table. « C'est tes parents, finit-elle par dire, ils sont dans la file d'attente pour l'omelette. » Je suggère de partir bientôt si nous ne voulons pas courir le risque de les voir venir s'asseoir à notre table. Nous quittons notre place avec l'intention de nous sauver par la sortie du restaurant qui donne directement sur la plage. De là, si besoin est, il nous sera possible de feindre la surprise et de leur envoyer la main sans même leur adresser la parole – mais il n'est pas nécessaire de faire tout ce théâtre pour rien, ils sont en pleine discussion et ne se soucient pas de ce qui se passe autour d'eux. « Tu trouves pas qu'ils ont l'air bizarre ? » demande Sophie. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, mais il y a effectivement quelque chose qui cloche dans leur langage corporel. D'un autre côté, ils sont peut-être seulement absorbés par leur conversation, on ne peut pas le savoir. « Ça sert à rien de faire des suppositions, je finis par dire, si on va pas les voir, on pourra pas en avoir le cœur net. » Sophie hausse les épaules et me donne raison ; il ne doit rien y avoir d'anormal dans leur comportement. Pendant un instant, je pense à lui raconter ce que j'ai vu sur le balcon hier avant le souper – quand j'ai cru voir mes parents se chicaner –, mais je laisse tomber pour ne pas en rajouter. Nous évitons habilement leur champ de vision, même s'il faut faire le tour du restaurant pour retrouver le chemin principal. Nous regagnons notre chambre et prenons nos affaires pour passer l'après-midi au soleil.

Il nous faut un certain temps avant de tomber sur deux chaises longues qui ne sont pas déjà réservées. Je ne croyais pas que ce serait aussi compliqué ; il aurait vraiment fallu que je me lève à six heures pour aller jeter des serviettes sur deux transats avant de rentrer me recoucher. Les chaises que nous dénichons sont au palier du bas, près de la plus grande piscine. Il n'y a pas d'ombre, mais le coin est tranquille et le soleil ne tape pas encore trop fort. À peine dix minutes après nous avoir crémé le corps, nous apercevons une animatrice du complexe arriver avec un chariot contenant du matériel de sonorisation. Elle s'arrête à quelques mètres seulement de nous, installe un micro-casque sur sa tête, allume l'amplificateur sur la plateforme et fait jouer de la musique. Il ne nous en faut pas plus pour comprendre que c'est une séance d'aquaforme sur fond de musique techno qui débute devant nos yeux. L'animatrice invite tous ceux qui veulent participer à la rejoindre à la piscine au palier du bas – le son est assez fort pour qu'on entende son appel depuis le stationnement de l'hôtel. « Ce sera une belle séance d'exercice pour commencer la journée du bon pied », dit-elle en français avec un enthousiasme exagéré qui me dégoûte. « Allez ! Allez ! crie-t-elle maintenant. Ne soyez pas gênés, venez faire bouger votre body ! » Je me couvre les yeux de la main gauche, j'ai de la misère à croire ce qui se passe à quelques pas de moi. Sophie me demande si je veux participer à l'activité et, même si je sais qu'elle n'est pas sérieuse et qu'elle ne fait que me taquiner, je la dévisage d'un air bête comme seule réponse. Bon, c'est vrai que depuis quelques mois, j'ai pris un peu de poids. L'aquaforme, cependant, n'est pas du tout le genre d'entraînement que j'ai envie de subir. En fait, je ne sais pas quel exercice me plairait ni comment trouver le courage de m'y mettre un jour. Ma condition physique n'est pas encore problématique, mais je vois bien, à la manière dont je ne rentre plus

dans certaines de mes chemises, qu'il va falloir que je remédie tôt ou tard à la situation (soit en perdant du poids, soit en renouvelant ma garde-robe). Sophie me regarde encore avec cet air baveux que j'aime tant ; j'ajoute à ma réponse un sourire forcé, un roulement des yeux et un détournement de la tête. « Et toi, je rétorque, tu veux pas y aller ? » Elle rit. « J'irais jamais faire ça avec du monde que je connais pas, je suis ben trop gênée pour ça. » Quand l'animatrice annonce le début imminent de la séance, une dizaine de personnes se sont rassemblées dans la piscine. Elle lance à l'eau de petits ballons mauves et bleus qui serviront pour certains exercices et elle monte le son de l'amplificateur. C'en est assez pour moi. Je me lève et fais signe à Sophie de me suivre, nous allons n'importe où sauf ici.

Nous nous éloignons rapidement de la piscine. J' imagine que la durée de l'entraînement ne va pas dépasser soixante minutes ; après tout, l'endroit reste paisible et les gens viennent ici pour se reposer, pas pour se préparer aux Jeux olympiques. Je dis à Sophie que le moment serait parfait pour explorer l'aile droite de l'hôtel, celle du soleil, dans laquelle nous ne sommes pas encore allés. J'ai bon espoir que l'ambiance autour de la piscine sera revenue à la normale après notre petit tour. La voix stridente de l'animatrice se fait entendre jusqu'à la porte du hall que nous venons d'atteindre : « Allez ! Allez ! crie-t-elle. Trois, quatre, trois, quatre ! » – c'est peut-être devenu un entraînement militaire entre-temps, qui sait. Une fois dans le hall, je m'arrête brusquement devant les comptoirs de la réception ; un autobus vient tout juste de décharger quelques vacanciers et ils sont tous en train de faire leur check-in. « Ben voyons, qu'est-ce que tu fais ? demande Sophie. Viens, dit-elle en me tirant par la main, c'est par là-bas. » Je vois bien que je ralentis notre marche, mais je veux simplement m'assurer que je ne manquerai pas le jeune homme auquel je n'avais pas donné de pourboire. S'il existe une seule petite chance

pour moi de le retrouver – je viens de m'en apercevoir –, c'est à l'arrivée de nouveaux bagages et de leurs propriétaires. « Tu cherches encore le gars de l'autre fois ? » s'enquiert Sophie d'un ton désireux de me signifier que je dois passer à autre chose. « Oui, juste deux minutes, le temps de voir si c'est lui qui va venir prendre les valises. » Contre toute attente, elle ne soupire pas. Elle aurait pu ; je suis bien conscient que mes entêtements sont parfois irrationnels. Debout près de la fontaine d'eau, nous attendons environ cinq minutes avant que quelqu'un ne vienne s'occuper des bagages. L'employé dispose les valises sur un chariot, se met à le pousser, puis disparaît dans l'ascenseur de l'autre côté du hall. Ce n'est pas le jeune homme que je cherche et nous reprenons notre marche comme si rien ne s'était passé, il ne s'est d'ailleurs rien passé.

Le couloir principal de l'aile droite est plutôt tortueux. Il ne nous sert à rien de monter aux étages, toutes les ailes sont construites de la même manière et seule la section du rez-de-chaussée change de disposition et d'ameublement. Celle du bas du U, la centrale, contient le hall, son bar et le restaurant principal. Le premier plancher de celle de gauche, celle où nous avons notre chambre, propose un petit magasin de souvenirs et une salle de massage. Finalement, l'aile de droite où nous déambulons présentement comporte des restaurants à la carte et une énorme salle de bain publique. Le carrelage fin en losanges blancs et jaunes de la salle de bain donne une touche sophistiquée à la pièce. Les éviers et les urinoirs sont en métal brossé et les miroirs font presque toute la hauteur de la pièce. Il y a même des douches vitrées. Ils ont mis le paquet pour cette salle. En ressortant, nous faisons le tour des restaurants. Il y en a un italien, un mexicain – enfin ! – et un autre qui sert exclusivement des fruits de mer. À la fin de ce long couloir, nous empruntons une porte maintenue ouverte par une patte de caoutchouc et nous débouchons à l'extrême droite du site. Je ne sais pas

exactement depuis combien de temps nous avons quitté nos places, mais ça ne fait pas assez longtemps ; même à cette distance je peux voir que la session d'aquaforme n'est pas terminée. Je suggère donc de trouver autre chose à faire. « On pourrait en profiter pour appeler ma mère par Face-Time ? » propose Sophie. Je lui ai dit que je l'appellerais au moins une fois pendant la semaine. » J'approuve son idée ; ce serait une bonne chose de faite. Elle me demande d'aller chercher le iPad pendant qu'elle va nous commander deux verres – quoi de mieux que de faire un appel au Québec pour prendre des nouvelles de l'hiver tout en buvant des gorgées d'un drink bien dosé aux couleurs de l'été ? Nous revenons vers le hall par le couloir tortueux. Au moment de nous séparer, j'embrasse Sophie et m'assure que nous n'avons besoin de rien d'autre dans la chambre. Je lâche sa main en lui demandant de me prendre un pina colada – avec un petit parasol, l'effet sera encore meilleur –, puis je me dirige dans l'aile gauche. Je monte, ouvre la porte, déverrouille le coffret de sûreté et en sort le iPad, déchargé. Je fouille les valises et m'empare d'un chargeur avant de reverrouiller le coffret et de quitter la chambre. Lorsque je reviens en bas, Sophie m'attend au bar, les deux drinks fièrement décorés derrière elle. Je lui fais part de la mauvaise nouvelle ; il faut absolument trouver une prise pour brancher l'appareil. Nous explorons donc les lieux à la recherche d'un endroit tranquille qui offre une prise électrique à proximité. Finalement, c'est sur le coin détente aménagé près des ascenseurs que s'arrête notre choix. Sophie dépose les verres sur la table basse entre les deux fauteuils, je branche le chargeur dans la prise sur le mur juste derrière et nous nous assoyons de part et d'autre de la table. Il faut environ une minute à l'appareil avant qu'il n'affiche le logo de la pomme, signe de connexion et du début du chargement de la pile. Une autre longue minute est nécessaire avant de pouvoir entrer le code pour déverrouiller la tablette. Le système

est très lent. Je réussis à me joindre au réseau wifi gratuit de l'hôtel et j'ouvre l'application FaceTime. Sophie tend la main et je lui donne la tablette en faisant attention de ne pas accrocher les verres avec le fil du chargeur. Pendant qu'elle compose le numéro de sa mère, je me lève et me fais une place sur l'accoudoir de son fauteuil pour qu'on soit tous les deux cadrés par la caméra de la tablette. Ça sonne quatre ou cinq coups avant que sa mère réponde – le visage collé dans l'objectif de son propre appareil. Sophie lui demande de s'éloigner un peu, ce qu'elle fait. Nous passons environ quinze secondes à nous envoyer la main en souriant bêtement (il faut bien tester la connexion). Sa mère casse ensuite le silence en voulant savoir comment s'est passé le vol, si l'hôtel est convenable, si nous avons du plaisir depuis notre arrivée, etc. Sophie répond patiemment à toutes ses questions posées en rafales et je reste là, muet, mais souriant. Nous lui montrons ensuite nos verres et portons un toast virtuel à nos vacances. À la toute fin de l'appel, sa mère demande de la rappeler dès notre retour à Montréal. L'appel n'a pas duré très longtemps, ce qui fait mon affaire. « Je suis contente que ce soit fait, dit Sophie, j'aurai plus ça sur la conscience. » J'en profite pour lui demander si elle ne voit pas d'inconvénients à ce qu'on essaie aussi de communiquer avec mon frère. C'est son anniversaire et je lui ai promis que je n'oublierais pas de l'appeler. Je laisse sonner plusieurs fois sans obtenir de réponse. Il est probablement en train de travailler, je me réessayerai peut-être un peu plus tard. Nous montons à la chambre pour aller porter le iPad. Puisqu'il n'a eu le temps de se recharger qu'au quart de sa batterie, je le branche près de la porte patio et le dépose sur la table où était placé le seau de champagne. Nous n'avons d'ailleurs pas encore ouvert notre bouteille pour célébrer.

Nous retrouvons avec bonheur nos places près de la piscine où le calme est enfin revenu. Cela dit, le ciel s'est considérablement couvert durant notre escapade. Il fait encore

clair, mais le soleil s'est caché derrière de gros nuages. Aussi, lorsque nous décidons d'aller nous baigner pour la première fois de notre séjour dans la piscine du palier du bas, je ne me couvre pas la tête, me disant que ce n'est pas la peine, ce ne sera pas très long. Nous entrons dans une eau à la température parfaite et allons nous installer sur les petits tabourets individuels en pierre qui longent la section du bar donnant directement dans la piscine. Nous commandons deux nouveaux verres avant de nous éloigner du groupe qui s'agglutine au comptoir. Il faut avancer avec prudence pour ne pas renverser nos drinks dans l'eau chlorée. Heureusement, la piscine n'est pas très creuse et nous pouvons marcher sur la pointe des pieds sans problème. Après une quinzaine de minutes à tourner et à nous déplacer sans but, nous retournons à nos chaises pour nous sécher. Il est maintenant midi. Sophie suggère de grignoter quelque chose, mais je n'ai pas très faim. Je propose une assiette de nachos à deux, ce serait suffisant. « Il faut pas trop se bourrer si on veut aller souper tôt au restaurant mexicain. » Je vais chercher la nourriture, puis nous passons le reste de la journée à alterner entre la piscine, les chaises longues et le bar. Vers seize heures, alors que nous quittons pour aller vers notre chambre où nous nous préparerons pour le souper, les nuages se dispersent et le soleil revient à la charge.

La première chose que je veux faire en rentrant, c'est vérifier s'il n'y a pas d'appel FaceTime manqué de la part de mon frère sur la tablette. Malheureusement pour moi, je ne peux pas le savoir parce qu'elle n'est plus à sa place. Je suis pourtant certain de l'avoir mise sur la table. L'éventualité de nous être fait voler la tablette me donne froid dans le dos. Comment peut-on faire confiance aux employés qui entrent et sortent de nos chambres sans difficulté? Pire : et si c'était le jeune valet du début de la semaine qui avait simplement voulu se venger de moi et était revenu dans la chambre pour se payer lui-même? À l'autre bout de la

pièce, Sophie me regarde fixer le vide : « Ça va pas, chéri ? » « Non, je trouve plus le iPad. Il était sur la table, je l'avais mis sur la charge et il est plus là. » Elle s'approche de moi. « Eh merde, j'ajoute, j'aurais dû le ranger dans le coffret et le recharger pendant la nuit. C'est ma faute. » « On pourrait signaler la disparition à la réception, suggère Sophie. Plus vite on le fait, plus on a de chance de le retrouver. » Je me laisse tomber sur le lit, décroche le combiné et appuie sur le zéro. Pendant que j'attends qu'on me réponde, Sophie ouvre les rideaux pour laisser entrer la clarté de la fin du jour. Elle se penche vers le sol et se relève avec la tablette dans les mains. « C'est pas ça que tu cherches ? Je pense qu'elle est juste tombée toute seule. » Pour une raison que je ne m'explique pas, la tablette avait glissé et était atterrie entre la table et le rideau. Je raccroche, contourne le lit et la lui enlève des mains. Elle est intacte, toujours branchée au chargeur – et il n'y a pas d'appel manqué. « Je sais que c'est con, je dis en levant les yeux vers Sophie, mais pendant un instant, j'ai cru que le valet était revenu dans la chambre pour nous voler le iPad. » « Pauvre chéri... y a des jours où j'aimerais pas ça être dans ta tête. » Elle me donne une tape sur une fesse : « Allez, il faut commencer à se préparer, j'ai faim. » Je débranche la tablette et tente de joindre mon frère – sans succès. Je vais ensuite la porter dans le coffret de sûreté – elle est maintenant rechargée à cinquante pour cent, ce sera bien assez pour le reste du voyage.

Soudainement, je suis pris d'étourdissements et je dois m'allonger sur le lit pour ne pas m'effondrer. « Je me sens pas bien, je dis à Sophie. Est-ce que tu peux m'apporter une bouteille d'eau ? » Elle m'en donne une dont je bois les trois quarts d'une traite ; je suis peut-être simplement déshydraté, fatigué et un peu tapé par l'alcool – ou un heureux mélange de tout ça. Je reste étendu jusqu'à la toute dernière minute pour me relever et m'habiller. Aux étourdissements s'est ajouté un léger mal de cœur. Il serait ridicule de rater

le souper pour un malaise aussi bête. Je prends sur moi en me disant que ça devrait s'estomper après avoir mangé une bouchée. J'essaie de me ressaisir en respirant profondément, puis nous partons. À notre grande surprise, le restaurant est quasiment vide. On nous attribue une place, une belle table pour deux dans un coin reculé de la salle à manger, parfait pour un souper en tête à tête. Pour aller avec les fruits de mer de la carte, le serveur apporte un vin blanc fruité. À un certain moment, après deux ou trois gorgées, je crois me sentir mieux, le pire semble derrière moi, mais n'en suis pas tout à fait sûr. Mon entrée de ceviche arrive. Une fois le plat devant moi, le spectre de mon malaise revient rôder, la nourriture me rebute et l'idée de manger ne me dit plus rien. Les crevettes entières, les morceaux de pieuvre et la forte odeur de la coriandre ravivent mon mal de cœur. Sophie me signale – pour la deuxième fois en deux jours – que je suis blême, presque blanc comme un drap. J'essaie de la rassurer en lui disant que tout est sous contrôle. Je ne mange que les morceaux de poisson à chair blanche et les bouts de poivrons avant de recouvrir le plat avec ma serviette de table pour cacher tout ce que je n'ai pas consommé. Je suis gêné de n'avoir presque rien avalé, c'est un énorme gaspillage. J'attends que le serveur ramasse nos assiettes et je me lève, m'excuse auprès de ma bien-aimée et vais à la grande salle de bain. Je reste un certain temps devant le miroir à observer mon visage pâle et à tenter de me convaincre que mon malaise va passer. Je me mouille doucement le front avec une compresse faite de papier brun plié. Je me regarde encore ; j'ai repris quelques couleurs, mais c'est seulement dû à l'effort. Lorsque je reviens à ma place, Sophie me regarde avec un air de pitié. Je l'embrasse sur la joue et je m'assois. « Tu es sûr que ça va aller ? » s'informe-t-elle. Je réponds que oui, même si je ne me fais plus d'illusion sur mon état. Nos plats principaux arrivent et le serveur en profite pour remplir nos verres d'eau. Ma soif est intense et mon appétit presque nul. Mis à part l'eau,

plus rien ne veut rentrer : ni le vin ni la nourriture – et mon mal de cœur persiste. Je défais mon poisson et le mêle avec le riz et les fèves. Sophie cherche à me changer les idées en parlant de toutes sortes de choses, mais je n'arrive pas à me concentrer sur la conversation. Vers la fin du repas, un trio de musiciens fait son entrée dans le restaurant avec leurs guitares – ce ne sont pas les mêmes que le soir de notre arrivée. Ils s'installent près de nous, accordent leurs instruments et commencent leur numéro. Le spectacle est bon, mais j'ai encore plus hâte de m'en aller. Je tâche de paraître enthousiaste malgré tout, je ne veux pas gâcher complètement le souper de Sophie – d'autant plus que je sais qu'elle s'inquiète pour moi. Je sors mon cellulaire de ma poche et prends une courte vidéo du trio. Lorsque je me sentirai mieux et que j'aurai vraiment envie de les entendre, ce sera un souvenir parfait. Nous ne prenons pas de dessert et retournons dans la chambre rapidement. Il est à peine dix-huit heures et demie lorsque je me couche dans le lit, une compresse d'eau froide – une débarbouillette cette fois – sur le front. Sophie tente de joindre par téléphone la chambre de mes parents pour les avertir que je ne me sens pas bien, mais ils ne répondent pas. Comble de malheur, ce sont eux qui ont les Grivol et j'en aurais bien pris pour soulager mes symptômes. Je dis à Sophie qu'elle peut sortir, qu'elle n'est pas obligée de rester dans la chambre avec moi, mais elle m'assure que c'est ce qu'elle veut. Elle s'allonge à mes côtés et allume la télévision. Il y a une grande quantité de chaînes toutes aussi différentes les unes que les autres. C'est donc sans grande surprise que, après avoir fait tourner les nombreuses chaînes pendant de longues minutes, nous tombons sur un film de Fred Pellerin dans sa langue d'origine, *Ésimésac*. Je fais remarquer qu'il serait comique de le regarder au Mexique alors que nous ne l'avons jamais vu avant. Nous n'avons manqué que les vingt premières minutes, il n'est pas encore trop difficile d'entrer dans l'histoire.

Quand le générique de fin débute, il est un peu dépassé vingt et une heures et je me sens épuisé. Sophie me suggère d'essayer de dormir. Je bois une énième bouteille d'eau et on tente une dernière fois de joindre la chambre de mes parents – qui reste toujours sans réponse. En voulant atteindre mon cellulaire sur la table de chevet, je me redresse dans le lit et appuie légèrement ma tête sur le mur. Une douleur intense me fait me balancer brusquement vers l'avant. C'est comme si on venait de poignarder le dessus de ma tête. Du bout des doigts, je me touche le crâne, il est brûlant. Sophie s'approche, allume la lampe sur la table de chevet et dirige la lumière vers moi. Elle met une main devant la bouche et hausse les sourcils. « Tabarnak ! s'exclame-t-elle. Ta tête est toute rouge ! Je pense que t'as pris un méchant coup de soleil en plein où tu commences à perdre tes cheveux. C'est sûr que c'est ça qui te rend malade. » Je me souviens alors que depuis le début du séjour, il s'est passé quelques moments où je n'ai pas mis de couvre-chef, pensant que les nuages étaient assez nombreux pour me protéger des rayons du soleil. Je regrette amèrement ma sous-estimation de la puissance néfaste de notre chère étoile. Pour l'instant, tout ce que je souhaite, c'est d'aller mieux demain matin. Je ne voudrais pas me retrouver à devoir manquer par ma faute la sortie à Ek Balam. Sophie s'empare de la débarbouillette pour la rincer à l'eau froide. Elle revient et la dépose doucement sur mon cuir chevelu plus si chevelu. « Mon pauvre amour, ç'a vraiment l'air de faire mal. » En bon patient, je la remercie pour son aide précieuse tout en me plaignant quand même. Je deviens de plus en plus lourd et mes yeux commencent à se fermer d'eux-mêmes. Sophie m'aide à me coucher correctement. Je m'installe sur le côté, pour que le derrière de ma tête ne touche pas l'oreiller. Elle m'embrasse sur la joue droite, replace la débarbouillette, et je m'endors en espérant qu'une bonne nuit de sommeil arrangera les choses.

V

C'est Sophie qui me réveille vers six heures du matin. Il faut se préparer si on ne veut pas être en retard pour le départ de la navette. J'ai besoin d'un moment pour comprendre de quoi elle parle. En passant délicatement sa main sur mon front comme le ferait une mère à son enfant malade, elle me demande comment je me sens. J'évalue mon état intérieur : mal de cœur, migraine, étourdissements, bouche sèche, soif atroce et goût amer. « Je crois que c'est tout aussi terrible qu'hier soir », je réponds en me raclant la gorge. Je me redresse avec précaution dans le lit et saisis les deux comprimés d'Advil que Sophie me donne. Je les avale et prends mon courage à deux mains. « Ça serait peut-être mieux que je reste à l'hôtel pour me reposer. J'ai pas envie d'être un boulet pour le groupe et j'aurais peur d'être malade pendant le trajet. » Sophie m'assure qu'elle comprend ma décision, mais elle essaie tout de même de me faire changer d'avis. Je sais qu'elle et mes parents seront tristes, mais je ne me sens vraiment pas bien. Un peu de repos et tout devrait rentrer dans l'ordre. En la regardant s'habiller, les larmes me montent aux yeux ; d'un côté, j'ai réellement envie d'y aller et de m'amuser, mais de l'autre, je ne me suis jamais senti aussi mal de toute ma vie. C'est tout un dilemme. Le départ n'est prévu que dans quarante-cinq minutes, mais Sophie veut aller manger un morceau avant de partir. Avant qu'elle ne quitte la chambre, lorsqu'elle m'embrasse et vérifie une dernière fois si je suis certain de ma décision, j'ai de la difficulté à émettre ne serait-ce qu'un son. Elle me prend dans ses bras. « Je t'aime quand même, mon homme. Je vais

penser fort à toi et je vais prendre beaucoup de photos. » Le bruit de la porte se refermant derrière elle me fait verser une première larme. La situation est tout à fait ridicule. Je me sens pitoyable. J'éclate en sanglots, laisse ainsi passer ma déception et me tourne sur le côté avant de m'endormir de nouveau.

Quand un sursaut me tire du sommeil, je n'ai dormi que trente minutes, mais le rêve que j'ai fait est étrange et reste imprégné dans mon esprit. Il débute au moment où je me réveille dans une chambre d'hôtel. Je me lève et décide d'aller prendre une douche. J'ai le temps de me laver de la tête aux pieds avant de m'apercevoir que l'eau qui ruisselle au fond de la baignoire est d'une inquiétante teinte rosée. Bien que je ne ressente aucune douleur, je scrute minutieusement mon corps à la recherche d'une blessure pouvant expliquer le changement soudain de la couleur de l'eau. Ne trouvant rien de suspect, je ferme les robinets et patiente en grelottant. Des gouttelettes rouges tombent du plafond et forment une flaque à mes pieds. En levant les yeux, je remarque qu'une grande partie de la tuile blanche du plafond est imbibée de rouge depuis le coin de la pièce. Lorsque je réalise que le liquide n'est rien d'autre que du sang et qu'il provient de la chambre située au-dessus de la nôtre, je veux crier mais aucun son ne sort de ma bouche. Je quitte la douche en vitesse et réveille Sophie. Je lui explique ce que j'ai vu, nous nous habillons et allons avertir les autorités. Une fois les responsables mis au courant de la situation, ils envoient deux équipes : une pour aller voir ce qui se passe dans la chambre du dessus et l'autre pour venir nettoyer les dégâts dans la nôtre. Lorsque la première équipe entre dans la chambre d'où le sang coulait, elle constate rapidement que quelque chose ne tourne pas rond et demande l'aide de la police. L'affaire est plus compliquée qu'elle en a l'air. Une personne a été retrouvée morte dans la salle de bain. Le corps s'est littéralement vidé de son sang à côté

de la baignoire. Le liquide a pénétré à la base des murs et s'est retrouvé dans le plafond de notre chambre. Il faudra attendre la fin de l'enquête, mais tout porte à croire que c'est un meurtre commis par un employé de l'hôtel.

On nous transfère dans une nouvelle chambre. Ébranlés, nous décidons d'aller nous changer les idées à la plage. Allongés sur nos transats, nous essayons vaguement de comprendre ce qui vient de se passer. C'est là que Sophie me dit qu'elle espère que ça ne changera pas le programme de ce soir : « Ça serait dommage que la lecture de poésie soit annulée à cause du décès d'un vacancier. » Jusqu'ici, j'avais complètement oublié que j'étais au Mexique pour cet événement. Je me redresse et sors un carnet et un stylo de sous ma chaise. J'inscris la date dans le coin en haut à droite d'une page blanche. Je commence à angoisser parce que je suis persuadé qu'il faut que j'aie du nouveau matériel à présenter. Je griffonne plusieurs heures sans savoir de quoi il s'agit. Quand la nuit commence à tomber, la teinte rosée que donne le coucher de soleil aux nuages me fait frissonner. Puis, une coupe de vin rouge m'est offerte par une serveuse que je n'ai jamais vue. Elle m'adresse la parole : « Est-ce que c'est vrai que t'as rien écrit depuis la sortie de ton dernier livre ? » « Non, j'ai eu un passage à vide, mais j'ai recommencé à travailler sur quelques textes, pourquoi ? » « Pour savoir quand est-ce qu'on va pouvoir découvrir ça. » « Eh bien, j'espère que ça pourra être aussi rapide que ce soir même. » « Ça m'étonnerait, réplique-t-elle, l'événement de poésie est remis à plus tard dans la semaine. » Je suis déçu. Je déchire une page de mon carnet et la lui donne. Elle repart contente. Pour me remercier, elle revient avec deux billets pour un spectacle d'un imitateur de Michael Jackson qui a lieu sur place le soir même. Pendant que Sophie va trouver nos places, je monte à notre nouvelle chambre pour me changer, mais je bifurque en chemin et vais marcher sur la plage. L'air a un goût salé et la brise est forte et chaude.

Je décide de prolonger ma marche solitaire. Il n'y a plus personne sur le sable. Le bruit des vagues devient de plus en plus fort. Je regarde à mes pieds et trouve une pièce de monnaie. Puis une autre. J'en déterre une vingtaine toutes semblables, les range dans ma poche et monte à la chambre. Finalement, quand Sophie me retrouve assis dans le lit, j'ai manqué le spectacle. Elle ne me parle pas de mon absence. Je lui explique ce que j'ai fait, lui montre les pièces et les range dans un sac en tissu que je glisse sous l'oreiller. Le téléphone de la chambre sonne et je décroche. « Est-ce que je vous dérange, monsieur l'écrivain ? » demande la voix au bout du fil. Je réponds que ce n'est pas grave. Avant de raccrocher sèchement, la voix m'apprend que la lecture de poésie est définitivement annulée et que je n'ai donc plus rien à faire ici. Sans plus de transition, c'est maintenant le lendemain matin. Je vais à la salle de bain. À première vue, il n'y a rien d'anormal. J'ouvre le robinet et regarde l'eau couler pour finalement décider de ne pas me laver. En sortant, je sursaute. Sophie est debout, prête à partir. Elle veut savoir ce qui se passe avec notre ancienne chambre. Nous y allons. La porte est verrouillée et une affiche en interdit l'accès. En voyant ça, Sophie propose d'aller à la chambre du dessus. Arrivés à l'étage, nous constatons que le couloir tout entier est barricadé. Nous regardons aux alentours : nous sommes seuls – en fait, nous n'avons croisé personne depuis notre départ. Nous franchissons la banderole jaune de la police et nous marchons vers la porte. Elle est également verrouillée. Je propose d'enfoncer la porte, mais me ravise. Il serait plus simple de voler un passe-partout à un préposé à l'entretien ménager. En revenant près de la cage d'escalier, Sophie aperçoit une porte ouverte qui donne sur un local de maintenance. Après m'avoir demandé de surveiller les environs, elle s'introduit dans le local et en ressort presque immédiatement avec une carte magnétique. Nous revenons sur nos pas et essayons la clé dans la serrure de la porte. Un léger craquement se fait entendre et la poignée tourne. Nous

entrons et je referme derrière nous. La pièce est plongée dans une pénombre complète. Je trouve un interrupteur et la pièce s'illumine. C'est alors que je remarque que je suis seul. Sophie n'est plus là. Peut-être est-elle ressortie pour faire le guet devant la chambre – je n'ai pas bien compris ce qui s'est passé.

Après avoir établi mes repères, j'éteins la lumière et m'avance jusqu'à la fenêtre qui donne sur la cour centrale de l'hôtel. Je glisse mes doigts entre les rideaux opaques et crée une toute petite ouverture en faisant très attention pour ne pas me faire repérer. La clarté du soleil m'éblouit. D'un mouvement sec, je me retourne vers l'intérieur de la chambre. Pendant une dizaine de secondes, ma vision est obstruée par des points blancs. Quand ma vue revient à la normale, je me dirige vers la salle de bain. Je prends une grande respiration et pousse la porte pour découvrir une pièce d'une blancheur éclatante. Des tuiles du plancher jusqu'au lavabo en passant par la peinture des murs, tout est d'un blanc immaculé. Je vois le rideau de douche fermé et mes oreilles se mettent à siffler. Bien que rien n'indique qu'il y a quelque chose derrière, j'hésite à le tirer. C'est tout de même d'ici qu'est provenu le sang qui a coulé dans notre ancienne chambre. Le rideau bouge lentement, suivant le mouvement de ma main. Au bout de la baignoire apparaît ce qui a tout l'air d'un pied. Affolé, je referme le rideau et passe près de l'arracher de ses anneaux. Une fois ressaisi, je ferme les yeux, compte jusqu'à trois et écarte totalement le rideau. J'ouvre les yeux, recule d'un pas, veux crier, mais encore une fois aucun son ne sort de ma bouche. Toute la chambre a été nettoyée de fond en comble, mais le corps a volontairement été laissé dans la baignoire – comme si quelqu'un s'attendait à ce que je vienne ici et fasse cette macabre découverte. Je me penche pour regarder de plus près. Un sac de tissu taché de sang couvre la tête de la victime. À voir la barbe de quelques jours dépasser dans son cou, je devine

qu'il s'agit d'un jeune homme. Je retire délicatement le sac de tissu, le dépose sur le sol et tourne la tête vers le bain. Ce que je découvre m'horrifie. L'homme a les mêmes traits que moi, il me ressemble comme deux gouttes d'eau. Pire : celui qui gît au fond de la baignoire, c'est moi. Le sifflement dans mes oreilles gagne en intensité. Soudainement, la bouche du cadavre s'ouvre et laisse sortir des pièces de monnaie par dizaines. Perdant le contrôle de mon propre corps, je recule et m'évanouis à mes côtés, sur le sol javellisé.

Alors que le souvenir du rêve se dissipe petit à petit, j'essaie de me prendre en main et de passer par-dessus mon mal de cœur. Je veux me persuader que je peux rejoindre Sophie et mes parents. La chance de visiter un site maya ne se représentera pas de sitôt, c'est maintenant ou jamais. J'inspire profondément pour chasser le cauchemar – que je garderai pour moi. Je me lève et m'habille en vitesse – mais d'où me vient ce courage si soudain ? de la peur de décevoir ceux que j'aime ? du fait de devoir rester seul toute la journée à me morfondre ? ou du risque de manquer ma seule chance de voir une pyramide ? (Probablement un peu de tout ça.) J'enfile une chemise à manches courtes et un short qui peut aussi servir de maillot de bain. J'apporte une barre tendre et une pomme qui traînaient dans un panier en osier sur la commode près de la cafetière. Si l'appétit me revient, ce sera parfait pour déjeuner en cours de route. Je quitte enfin la chambre en n'ayant évidemment pas oublié ma casquette. Même s'il m'est douloureux de la porter pour le moment, je n'omettrai plus jamais de la mettre pour aller au soleil. Mes étourdissements semblent avoir diminué, mais j'évite de prendre l'ascenseur, je crains que l'état d'apesanteur les fasse revenir de plus belle. Je dévale les escaliers et arrive essoufflé dans le hall. Je regarde partout autour de moi ; je me rends compte que je ne sais pas où est le point de rencontre du groupe. Le départ étant prévu dans cinq minutes, j'en déduis qu'ils doivent être en train d'entrer

dans la navette. Je traverse le hall au pas de course et dévale les escaliers qui mènent au stationnement. La navette n'est pas encore partie, elle m'attend, la porte coulissante sur le côté grand ouverte. Je me précipite vers l'homme que je présume être le guide : il tient une liste d'une main et la poignée de la porte de l'autre. C'est mon père qui m'aperçoit en premier. Il fait signe aux deux autres de se retourner. Elles me regardent et sourient. On se croirait presque dans un film. Le guide me demande – en français – si c'est moi le « malade » et je hoche la tête. Il me tapote l'épaule : « Tu as bien fait de venir, c'est le genre de visite qu'on fait pas tous les jours. S'il y a quoi que ce soit, le chauffeur va se faire un plaisir de s'arrêter sur le bord de la route. » Je m'assois à côté de Sophie dans la rangée du milieu. La joie dans le regard de mes proches est un véritable remède à mes étourdissements. Après nous être remis de nos émotions, je fais brièvement connaissance avec le reste du groupe, quatre dames dans la cinquantaine assises à l'arrière de la navette. Par le plus grand des hasards, nous sommes un groupe entièrement québécois.

« Montre-moi donc le dessus de ta tête », demande ma mère assise en arrière de moi. J'enlève ma casquette et je me sens aussitôt beaucoup mieux la tête découverte. Elle observe sans toucher et confirme ce que je savais déjà, je souffre d'un vilain coup de soleil en plein sur le crâne. Je lui demande si elle a les Grivol dans son sac, oui. Je prends un comprimé que j'avale avec un peu d'eau de sa bouteille. La navette démarre et je boucle ma ceinture de sécurité. À cause de mon énervement, je n'avais pas encore remarqué que la journée est parfaite pour le genre de randonnée que nous nous apprêtons à faire. Le soleil est légèrement voilé par de gros cumulus blancs et le vent frais qui entre par les fenêtres ouvertes est agréable. Des palmiers de différentes grandeurs défilent le long de la cour de l'hôtel. Nous n'avions pas pu le remarquer en arrivant dans la noirceur, mais il

s'agit presque d'une petite forêt tellement la végétation est luxuriante. Lorsque nous arrivons au bout du chemin, nous retrouvons la civilisation, tournons à droite – l'aéroport est vers la gauche –, puis nous prenons la route. Nous croisons d'abord un McDonald's à la construction récente, quelques autres restaurants plus ou moins populaires et des magasins divers. Les bâtiments font vite place à une zone vide en développement et, environ cinq kilomètres plus loin, une végétation sauvage reprend le contrôle du paysage. Le guide raconte des anecdotes sur le peuple mexicain alors qu'on emprunte l'autoroute. Dans le rétroviseur, je peux voir que les dames assises à l'arrière hochent la tête à chaque nouvelle information que le guide révèle : « Voici l'usine de la fameuse bière Corona » – hochements de tête ; « Ici, c'est une vieille maison en terre qui a été restaurée l'année dernière » – hochements de tête ; « Dépassé le prochain village, il y aura pas d'arrêt pour la prochaine heure de route » – hochements de tête. Nous entrons dans le village. Il n'y a presque rien à voir. Ce ne sont que des rues abandonnées et des bâtiments délabrés aux couleurs pastel. Le ciel qui s'est assombri depuis notre départ accentue l'impression d'extrême pauvreté qui règne sur les lieux. Quelques cantines affichant les logos de compagnies de boissons gazeuses longent la route principale, mais personne ne semble y travailler – et encore moins y manger. Je prends des photos avec mon téléphone cellulaire, mais le mouvement les rend floues. Sentant mes étourdissements revenir peu à peu, j'éteins mon appareil. Pour m'apaiser, je laisse mon esprit se perdre dans le déroulement des murs qui tombent en ruine. À une intersection, nous ralentissons et je repère un petit kiosque qui propose uniquement des balais et des serpillières faits à la main. Enfin un peu d'action ; un employé – ou le propriétaire de l'entreprise, ou peut-être même les deux à la fois – s'affaire à disposer les outils ménagers dans de gros barils en plastique bleu. Un peu plus loin, c'est une église faite de briques roses qui

attire mon attention. Le guide raconte qu'elle a failli être complètement détruite par un incendie il y a environ cinq ans, ce que je n'ai pas de mal à croire puisqu'elle se trouve dans un terrible état. Près de la sortie du village, une murale peinte représente une pieuvre et un poisson ressemblant beaucoup à Nemo au-dessus duquel une bannière annonce le Restaurant El Arrecife. Le guide encense l'œuvre d'art, mais ne dit rien sur le restaurant.

Une fois sortis du village, nous prenons une route principale bordée par un muret de pierres blanches. Les quelques habitations du secteur sont en piètre état, mais ce n'est plus surprenant. Le guide se retourne pour nous parler des maisons dont certaines n'ont même pas de porte. « Cette région est très pauvre et la plupart des employés des hôtels, comme celui-là même où vous logez, sont issus de villages et de maisons semblables à ce que nous venons de voir. » Il dresse un portrait sommaire de ceux qui y vivent : des familles multigénérationnelles où les jeunes adultes sont mandatés pour trouver du travail et subvenir aux besoins de la famille nombreuse et bien souvent démunie. Le guide en rajoute en racontant qu'une fois la nuit tombée, les habitants installent des hamacs dans leur maison parce qu'il est trop dangereux de dormir à même le sol avec toutes les bestioles et les chiens sauvages qui rôdent dans les environs. Soudainement, je m'interroge à savoir si le jeune homme auquel je n'ai pas donné de pourboire n'habiterait pas dans un coin comme celui-ci. Ce serait vraiment trop bête de ma part ; cette région semble tirée de Vision mondiale tellement elle est pauvre. Je recommence à culpabiliser et à angoisser. Et ma nausée reprend. Il ne faut plus que j'y pense, mais c'est plus fort que moi. Pour me changer les idées, je croque une première bouchée de ma pomme. Je me concentre sur la nourriture. Le goût sucré de la chair estompe l'arrière-goût amer que j'ai dans la bouche depuis le réveil. Moyennant quelques efforts, je réussis à la manger

en entier. Je mets le trognon dans un mouchoir en papier et j'étire le bras pour le jeter dans la poubelle entre les sièges du conducteur et du guide. Je m'attaque ensuite à la barre tendre. Le fruit est bien passé, j'espère que ce sera aussi le cas avec la barre de céréales. Pour m'assurer qu'elle tombe dans mon estomac – et qu'elle y reste –, je la mange tranquillement, morceau par morceau, en mastiquant à l'excès chaque bouchée. C'est seulement en la terminant que je me rends compte que le guide n'a rien dit depuis près de trente minutes. C'est vrai qu'il n'y a rien d'intéressant à dire sur le paysage ; par moments, on dirait presque le bord de l'autoroute 20. Tout à coup, je prends conscience de mon envie d'uriner. La quantité d'eau que j'ai bue depuis mon lever combinée à la fraîcheur de l'habitable et au comprimé de Graval que j'ai pris – et qui, je l'espère, devrait bientôt commencer à faire effet – compresse ma vessie. C'est une sensation similaire à celle que j'ai vécue dans l'avion quelques jours plus tôt, mais en pire. Et il faudrait que je résiste encore trente minutes au moins avant de pouvoir me soulager. J'essaie tant bien que mal de trouver une position confortable qui ne me ferait pas trop ressentir mon envie. J'alterne le croisement de chacune de mes jambes avant de m'asseoir sur mon pied gauche, puis de revenir à la normale, les jambes bien droites – et de m'apercevoir que c'est la pire des positions. Bien vite, je ne sais plus comment me placer et Sophie me demande pourquoi je gigote autant sur mon siège. Je lui dis que j'ai vraiment très envie de pisser, elle me répond de me retenir, ce que je fais déjà avec brio. Au bout d'un autre pénible moment, je me vois contraint de demander au guide – il m'avait offert de m'aider à tout moment – s'il est possible de nous arrêter un instant, deux petites minutes seraient suffisantes. Malheureusement pour moi, il semblerait que ce soit une zone trop dangereuse pour se garer le long de la route. Le mieux est d'attendre la vingtaine de minutes restante jusqu'au prochain passage

routier. Je me cale dans mon siège et mets mon poids sur ma fesse gauche quelques instants, puis le transfère sur ma fesse droite et encore sur la gauche. Je sens, à la manière dont Sophie tourne la tête vers moi à chacun de mes mouvements, que mes petits manèges commencent à la fatiguer. Mais je n'y peux rien : je n'ai jamais eu autant envie de pisser de toute ma vie. C'est tellement intense que mon ventre commence à me faire sérieusement mal. Pour penser à autre chose, je me tourne vers mes parents et leur raconte la visite de la maintenance de la veille pour l'air climatisé. Lorsque je reprends ma position initiale, le guide m'adresse la parole pour m'annoncer qu'il ne reste plus qu'une dizaine de minutes à attendre. C'est le maximum que je peux tenir. Je ne sais plus du tout comment me placer. Quelques minutes plus tard, à l'horizon, j'aperçois l'arrêt routier tant attendu. Mon poulx bat dans mes tempes. Il y a un bon moment que je ne pense plus à mes étourdissements ni à ce mal de tête qui me martèle le crâne depuis le réveil. La navette finit par se garer près du bâtiment qui abrite les salles de bain. Nous descendons tous, mais seul mon père n'a pas besoin d'aller se soulager – c'est souvent ainsi, je dois avoir hérité ça de ma mère. Je me dirige rapidement dans une cabine, ferme la porte, baisse mon short et m'assois en prenant garde de ne pas faire exploser ma vessie. Lorsque le liquide sort enfin, je n'arrive pas à y croire, c'est l'une des sensations les plus géniales que j'aie jamais vécues. Je me sens délivré, libéré, heureux ; c'est peut-être là, ici même, dans une salle de bain le long d'une route perdue du Mexique que je vis l'un des plus beaux moments de toute ma vie. Et c'est un homme nouveau qui rejoint la navette quelques minutes plus tard, un homme qui n'a pas pris la peine de se laver les mains – l'idée ne lui ayant pas même effleuré l'esprit.

Lorsque nous repartons, il ne reste plus qu'une demi-heure de route à travers des chemins de terre inégaux où la végétation se fait de plus en plus dense et les habitations

inexistantes. Le guide essaie de raconter une anecdote à propos d'un arbre à proximité de sa fenêtre, mais sa voix tremble tellement à cause des secousses qu'il est impossible de comprendre quoi que ce soit à son monologue. Finalement, il éclate de rire et se retourne vers la route. Lorsque nous voyons poindre l'affiche indiquant l'arrivée imminente à Ek Balam, nous nous mettons tous à parler et à partager notre joie. J'aimerais pouvoir dire que l'entrée sur le site est magistrale, mais le grand stationnement et les nombreux petits kiosques à souvenirs qui le longent gâchent le spectacle. J'aurais aimé avoir l'impression de découvrir le site pour la première fois, comme si personne n'était jamais venu avant nous, mais lorsque nous sortons de la navette, deux groupes d'une douzaine de touristes s'éloignent déjà derrière les portes en bois qui mènent vers les ruines. Notre groupe, qui ne contient que neuf personnes, se met en marche. Le chauffeur va nous attendre près du véhicule, il n'y a rien d'extraordinaire pour lui ici.

Nous traversons les portes d'entrée du site dans un silence presque complet, seul le crissement de nos chaussures dans le gravier se fait entendre. Le guide s'arrête et nous explique ce qu'est ceci, ce qu'est cela. Je suis étonné de voir le nombre de structures différentes qui tiennent encore debout après tant d'années – j'apprends qu'il y en a quarante en tout et pour tout. Il pointe le bras vers un imposant bosquet au travers duquel vit une panoplie de plantes différentes et précise qu'il ne faut toucher à rien tant qu'il ne nous dira pas que c'est sans danger. Il ne faut pas s'approcher ni des plantes, ni des feuilles, ni des écorces des arbres. Une des dames du groupe demande s'il est sécuritaire de faire la randonnée. Je partage son inquiétude, je commence seulement à me sentir mieux et je ne voudrais pas me rendre malade de nouveau. Le guide rassure le groupe en conseillant de le suivre et de ne pas s'éloigner du sentier principal. Nous repartons à la queue leu leu. Les

quatre dames suivent le guide à la trace et prennent des photos d'absolument tout ce qu'il nomme : l'arbre duquel provient le caoutchouc, un muret en piteux état, un sentier dont on ne peut voir le bout, etc. Sophie se contente de photographier ce que nous trouvons tous les deux intéressant à l'aide de son téléphone. C'est suffisant ; nous ne voulons pas garder le souvenir d'avoir pris des photos, nous voulons emmagasiner de réels souvenirs de ce voyage. En regardant un peu plus loin devant, je peux percevoir le sommet du temple qui dépasse la cime des arbres. Il n'est pas loin, mais il faut quelques minutes de marche avant d'y arriver. Nous passons à côté de maisons construites en pierres. Derrière elles se trouve une grande variété de structures plus impressionnantes les unes que les autres. Un peu plus à droite s'élève une gigantesque colline de verdure où, selon ce que le guide raconte, encore bien des fouilles sont à faire. « Il y a de fortes probabilités de trouver un second temple sous cet amas de végétation, poursuit-il, et pas moins de deux ans de minutieux travaux sont envisagés avant de le déterrer en entier. » Le groupe prend la colline en photo.

Nous approchons de plus en plus de la pyramide, véritable pièce de résistance d'une hauteur de près de trente mètres. Lorsque je lui demande pourquoi elle est encore en si bon état, le guide me répond qu'au moment où les chercheurs l'ont trouvée, elle était ensevelie sous le sable et la végétation – tout comme la colline que nous venons de voir –, et que c'est ce qui a permis à la structure de résister aux dommages du temps. Tout ce travail est impressionnant, autant celui des archéologues que celui des Mayas qui se sont donnés corps et âme pour édifier cette énorme construction de pierre il y a quelques milliers d'années. Le guide nous montre les stèles situées de part et d'autre des escaliers qui s'élèvent jusqu'au sommet. Il indique ensuite ce qui était la chambre du roi, une toute petite porte sombre à la moitié de la hauteur de la pyramide. « Les plus courageux pourront

aller la voir », lance-t-il sur un ton de défi. Il demande qui dans le groupe est intéressé à monter tout en haut. Sans hésitation, ma mère et moi levons la main. Le groupe des quatre femmes recule. Elles préfèrent continuer à explorer le site – même si l'essentiel de la visite est terminé. « Parfait, dit le guide, donnons-nous rendez-vous dans une heure à cet arbre-là. Nous partirons ensuite pour la prochaine activité de l'excursion. »

Mon père et Sophie ne se sont pas prononcés au sujet de l'ascension de la pyramide. Le guide demande si l'un d'entre eux a le vertige, ils hochent tous les deux la tête. « Personne est obligé de monter jusqu'en haut, précise-t-il, on peut arrêter quand on veut. » Finalement, on décide tous les cinq de faire de notre mieux. Nous mettons le pied sur la première pierre. Les marches sont très hautes et il est épuisant de les gravir en ligne droite comme on le ferait normalement avec n'importe quel escalier. Le guide suggère de les parcourir en zigzaguant comme le faisaient les Mayas. C'est un peu plus facile. Rendus à la moitié de la pyramide, nous prenons une pause pour visiter la chambre du roi. Je suis essoufflé et m'arrête deux secondes pour penser à tous les serviteurs qui devaient monter et descendre plusieurs fois par jour ces marches. Une barrière de bois empêche d'entrer dans la chambre. Je prends une photo, mais tout est noir à l'intérieur. Je dois mettre le flash et reprendre une autre photo pour découvrir qu'il n'y a absolument rien d'intéressant dans la chambre. Tout l'intérêt de la pièce se situe autour. Le contour de la porte est sculpté dans du marbre. Au moment même où je remarque que dans le marbre est sculptée une énorme gueule de fauve, le guide explique que Ek Balam veut dire « jaguar noir » en langue maya. Plusieurs signes ornent les murs de chaque côté, un peu comme les stèles que nous avons vues un peu plus bas. Le guide poursuit son discours en déclarant que personne n'est encore parvenu à déchiffrer complètement les signes,

et ce, malgré le très bon état de conservation des murs. Nous retournons vers les marches et nous nous apprêtons à reprendre l'ascension lorsque le guide annonce qu'il va redescendre, qu'il ne s'est jamais rendu jusqu'au sommet parce qu'il souffre lui aussi de vertige. Sophie affirme qu'elle n'ira pas plus haut elle non plus, mais qu'elle restera assise dans les marches à regarder le paysage jusqu'à ce qu'on soit de retour. Je l'embrasse, me tourne vers la moitié des escaliers qu'il reste à gravir et reprends mon chemin derrière mes parents.

Entre-temps, les nuages se sont dissipés et le soleil qui en est sorti tape fort. Dans son combat contre la chaleur et le vertige, mon père ralentit sa cadence et sue à grosses gouttes. Je lui demande s'il ne préfère pas s'arrêter pour se reposer, mais il ne veut pas abandonner maintenant, c'est un accomplissement qu'il veut réussir à tout prix. Ma mère le suit de près et surveille la présence du moindre signe de faiblesse dans son corps – il est cardiaque. Légèrement devant, c'est moi qui arrive enfin au sommet le premier. À l'aide d'une rambarde en bois qui n'était pas là à l'origine, je me hisse sur le palier d'une douzaine de pieds carrés. J'aide ensuite ma mère et mon père à grimper en leur prenant la main. La vue est remarquable. Le ciel parfaitement dégagé nous permet de bénéficier d'un point de vue panoramique d'une distance de plusieurs kilomètres devant nous. La brise qui souffle fait du bien, mais force ma mère à renfoncer son chapeau sur sa tête pour ne pas le perdre. Les structures que nous avons vues tout au long de notre excursion semblent tellement petites qu'on dirait des maisons de poupées. Je suis très fier d'être parvenu tout en haut, surtout après avoir surmonté mon malaise de ce matin et d'avoir enduré le pénible trajet de bus. Nous restons une dizaine de minutes à reprendre notre souffle et à contempler le paysage. Trois autres touristes qui étaient sur le palier à notre arrivée s'apprêtent à redescendre. J'aborde celui qui me paraît être le

plus jeune pour lui demander de prendre une photo de mes parents et moi. Je lui montre brièvement comment faire et lui remets mon téléphone. Il prend quelques secondes pour immortaliser notre trio d'explorateurs et je le remercie chaleureusement quand il me rend mon appareil. Profitant toujours de la magnifique vue sur le site en arrière-plan, je prends une photo de ma mère, une de mon père et lui-même en prend une de moi – toutes avec mon téléphone. Lorsqu'il me le redonne, je regarde la qualité des photos et m'aperçois que l'homme qui m'a donné un coup de main a pris une vingtaine de clichés – en si peu de temps, son doigt devait trembler. Il y en a heureusement quelques-uns de bons dans le tas. Je bois une gorgée d'eau dans la bouteille de ma mère et entame la descente le premier. J'essaie de ne pas regarder directement en bas. La pente est si abrupte qu'elle donnerait le vertige à n'importe qui. Derrière moi, ma mère et mon père se tiennent par la main et avancent lentement. Lorsque j'arrive à mi-chemin, je récupère Sophie, agrippe sa main dans la mienne et l'aide à progresser vers le bas. Nous ne regardons pas le sol qui se rapproche à chaque marche franchie, mais gardons plutôt nos yeux sur nos pieds pour nous assurer de ne pas faire un pas de travers. La terre ferme arrive dans notre champ de vision plus rapidement que ce que nous imaginions. Je me retourne et regarde le trajet parcouru, j'ai du mal à croire que j'étais tout en haut il y a moins de dix minutes. Mes parents ne sont rendus qu'à la moitié de la distance, mais j'aime mieux qu'ils prennent leur temps pour arriver sains et saufs. Sophie suggère de les attendre à l'ombre. Nous nous assoyons sous un arbre et je lui montre les photos prises au sommet. Un cri de femme nous sort de notre visionnement. Je lève les yeux vers la pyramide et vois ma mère qui essaie tant bien que mal de mettre la main sur son chapeau envolé. Mon père lui crie de le laisser partir – il est effectivement déjà hors de portée sur une zone inaccessible de la structure. Elle étire le bras, mais c'est peine perdue. Le vent soulève de nouveau le cha-

peau et, transporté comme s'il ne pesait rien, il disparaît au loin dans le feuillage. Mes parents se regardent et vraisemblablement se chicanent. S'il n'était pas clair plus tôt cette semaine s'ils se disputaient ou non, il ne peut plus y avoir de doute là-dessus aujourd'hui. Ils finissent par se calmer et recommencent à descendre. Quand ils réussissent enfin à nous rejoindre, ils sont essoufflés, ont eu plus de peur que de mal et surtout, ils font comme si rien ne s'était passé.

Le guide revient et nous donne à chacun une bouteille d'eau froide scellée. Il demande ensuite si tout s'est bien déroulé. Parce que je n'aime pas créer de froids, je n'ose pas parler de ce qui vient d'arriver et j'ouvre ma bouteille en vitesse pour me rafraîchir. Mes malaises ont disparu dans l'effort de l'activité, mais je sens que le repos s'apprête à les faire revenir. Je regarde ma montre : l'heure du rendez-vous est dépassée et il n'y a aucun signe de vie des quatre autres femmes du groupe. Le guide fait quelques blagues sur l'éventualité qu'elles se soient perdues – ce qui serait drôle, mais peu probable, le site étant entièrement clôturé. Après quinze minutes sans nouvelles, le guide part à leur recherche en nous intimant de l'attendre sans nous éloigner. Il ne nous vient pas à l'esprit une seule seconde de nous en faire pour la partie manquante du groupe, elle sera certainement retrouvée tôt ou tard. Le guide revient seul. « Les femmes sont prêtes à repartir, elles attendent tranquillement dans la navette. » Sophie roule des yeux et me dit à l'oreille : « C'est vrai que c'était difficile de respecter la consigne et de se rejoindre comme convenu. Quelle perte de temps. » Je ris, mais ne rajoute rien à ses sarcasmes. À mesure que nous marchons vers le stationnement, mes parents haussent le ton. Ils sont un peu plus loin derrière et je n'arrive pas à tout saisir, mais ma mère explose : « On sait bien, toi, tu l'aimais pas ce maudit chapeau-là ! T'es content que je l'aie enfin perdu, c'est tout ! » Puis le volume baisse et on ne les entend plus du trajet. Une fois rendu au

véhicule, le guide dit qu'on peut aller visiter les kiosques d'objets-cadeaux, ce qu'on fait. Les quatre femmes y ont choisi leurs souvenirs pendant que nous étions toujours quelque part sur la pyramide. Elles peuvent certainement patienter encore un peu dans le bus, surtout que c'est leur faute si nous avons pris du retard. Je déniché un calendrier maya circulaire en terre cuite fait à la main par un artisan d'un village voisin. Contrairement à ce que j'aurais pensé, son prix est dérisoire. Je ne sais pas si je dois me sentir coupable de ne payer presque rien ou si je dois en profiter davantage. Après une courte réflexion, je m'en tiens à l'achat de ce seul souvenir pour le moment. Lorsque nous entrons dans la navette, je sens l'impatience des dames qui attendent depuis un bon moment et qui veulent reprendre la route au plus vite. J'ai envie de leur dire que tout est leur faute et que si elles avaient respecté ce que nous nous étions dit un peu plus tôt – de nous rejoindre à telle heure à tel endroit – tout aurait été pour le mieux pour tout le monde. Parce que je tiens au bon déroulement de l'excursion, je me tais. Aussitôt nos ceintures attachées, le véhicule se met en route vers la prochaine destination, un cénote à deux kilomètres seulement d'où nous sommes. Le guide annonce que c'est là que nous dégusterons des mets locaux avant de nous lancer dans l'eau de la nappe souterraine. Une des dames – je ne suis pas arrivé à retenir leurs noms – demande ce qu'il y aura à manger. Le guide répond le plus sérieusement du monde que ce sera un ragoût de racines et de cervelles de singes avant de se retourner vers la route en nous laissant seuls avec nos interrogations.

Dès notre arrivée, nous rejoignons d'autres petits groupes. Nous formons une ligne devant un buffet à ciel ouvert autour duquel sont placées de grandes tables joliment décorées aux couleurs du pays. Le menu est heureusement bien loin de ce que le guide a suggéré plus tôt. Il y a de la soupe aux haricots, du chili, des légumes bouillis, du

riz, des tortillas et des cubes de bœuf. Malgré la fragilité de mon estomac, je suis surpris de mon appétit. Je mange par petites bouchées, mais c'est très bon et tout entre sans que j'aie besoin de me forcer. À peine après avoir eu le temps de digérer, nous allons en direction du cénote. Nous laissons nos choses dans un vestiaire, enfilons nos costumes de bain – ce que je n'ai pas à faire puisque mon short est aussi mon maillot – et nous passons sous un jet d'eau tiède désagréable avant de nous rendre en grelottant sur la passerelle qui surplombe la grotte. De là, à l'aide des responsables du site, il est possible de descendre en rappel directement dans le trou, activité que seule ma mère décide de faire. Elle enfile le harnais de sécurité auquel une corde vient se connecter. Lorsque tout est prêt, nous l'observons descendre pendant un instant puis, avant qu'elle n'atteigne le fond, nous prenons l'escalier en bois d'apparence fragile qui est le seul autre accès au cœur du cénote. Une fois arrivés sur la plateforme construite au niveau de l'eau, nous apprenons que nous pouvons plonger sans problème. Nous avons la prochaine heure pour nous baigner et explorer. Ma mère touche enfin à l'eau et vient nous rejoindre à la nage. Elle nous incite à plonger, ce que je fais. L'eau est tellement froide que je claque des dents. Mon père préfère s'asseoir seul au bout de la plateforme et laisser pendre ses pieds dans l'eau congelée. Sophie entre et sort rapidement. Personne de notre groupe ne se baigne très longtemps. Pendant que je me sèche à l'aide d'une serviette fournie par les responsables de l'activité, je contemple la beauté naturelle de l'endroit. La grotte est tout simplement majestueuse. Je n'avais jamais pensé me retrouver si profondément dans la terre un jour – le métro ne compte pas, il n'y a rien de magnifique à être coincé dans de sombres et étouffants tunnels creusés par l'être humain. J'aime certainement mieux admirer les lieux que geler dans l'eau. Nous remontons ensuite à la surface, récupérons nos affaires au vestiaire, puis notre petit

groupe se rassemble pour se diriger vers un coin isolé du site. Nous franchissons une tonnelle recouverte de végétation et tombons nez à nez avec un figurant à tenue religieuse préparant le nécessaire pour le rituel. Nous sommes invités à prendre place autour d'un cercle de pierres qui contient des cendres, et le célébrant – c'est ce qu'il est finalement – circule dans notre dos en répandant une sorte d'encens pestilentiel dans l'air. Il s'arrête et se poste entre deux des quatre dames amies, et se met à réciter une prière en dansant et en levant les mains vers le ciel – danse de la pluie, du soleil, de la mort ? qu'est-ce que j'en sais. Une chance pour nous, les Mayas, contrairement aux Aztèques, étaient relativement pacifiques – je me suis renseigné. Il n'y a donc pas de risque réel d'assister à un sacrifice humain en démonstration aujourd'hui. Vers la fin de la représentation, lorsque le prêtre calme son jeu et reprend ses esprits, on découvre qu'il parle très bien notre langue. Il en profite alors pour nous apprendre quelques mots en langue maya : « malo kin », qui veut dire « allô » et « jumbo tic », « merci ». Nous n'aurons donc pas bêtement assisté à tout ceci pour rien. Je note les mots étrangers et leur équivalent en français dans mon cellulaire, sachant pertinemment que je ne m'en resservirai jamais – mais l'idée d'omettre de les noter me culpabilisait trop. À la sortie du site, nous sommes dirigés vers une autre boutique d'objets souvenirs. Nous n'achetons rien, sauf deux jus de fruits frais pour nous désaltérer. Un peu plus loin, deux Mexicains en habits de guerre mayas veulent prendre des photos en compagnie des voyageurs. Ils ont bien sûr leur photographe attitré, rien d'aussi intéressant sur un site comme celui-ci ne saurait être gratuit. D'ailleurs, quelqu'un a filmé la descente de ma mère dans le cenote : on nous avait préalablement dit que la vidéo pourrait être achetée dans une petite hutte située près de la sortie. Lorsque nous y pénétrons, je suis surpris de voir la quantité de iMac. C'est d'un contraste désarmant avec

l'environnement dans lequel nous sommes plongés depuis la matinée. Un employé s'approche et demande notre nom de famille. Il se dirige vers un comptoir d'où il sort un boîtier de DVD dans lequel se trouve aussi un montage qu'il a fait exclusivement avec des photos de notre famille. Nous sommes libres de nous le procurer ou non – c'est presque quarante dollars –, mais le disque est déjà gravé, ce serait plutôt dommage de ne pas repartir avec. J'ai l'impression que c'est une arnaque qui doit marcher avec la grande majorité des touristes. Le montage est en trois parties. L'employé fait défiler le contenu sur un écran. C'est de piètre qualité. Dans la première partie se retrouve un ramassis de photos, toutes prises à notre insu depuis notre arrivée sur le site, et séparées par des fondus en flou ou en spirale à la mode des années 1990. La deuxième partie contient trois vidéos : celle de ma mère qui descend en rappel au centre de la terre, une autre plus brève qui nous montre ma famille et moi nageant au fond de la grotte et une suivante qui nous expose en train de grelotter, tous assis sur la plateforme souterraine. L'employé explique que la troisième et dernière partie du DVD est constituée d'une cinquantaine de photos de la région avec fond musical approprié – ce qui ne veut pas dire grand-chose. Mon père décide à contrecœur d'acheter le DVD ; ça fait quand même un bon souvenir. Une fois installé dans la navette, je n'attends plus qu'elle démarre pour m'assoupir. Je somnole durant la majeure partie du voyage du retour. À l'instant précis où nous entrons dans la cour de l'hôtel, je me réveille – heureusement sans avoir fait un autre mauvais rêve. Nous remercions le guide pour la belle journée et saluons poliment les quatre dames que j'espère ne plus revoir du reste du séjour. Il fait presque noir, je suis affamé, mais je me sens enfin mieux.

VI

Le lendemain, la dernière journée avant de partir, Sophie et moi allons à la boutique de souvenirs de l'hôtel pour acheter des cadeaux à nos amis. Il y a tant de produits différents à l'effigie soit du Mexique soit de l'hôtel que c'en est ridicule. Il y a des verres fumés, des maillots de bain, des savons en barre, des cendriers, des linges à vaisselle, des chapeaux hideux de toutes formes, et j'en passe. Après nous être consultés, nous décidons d'acheter des porte-clés, des aimants à réfrigérateur et des briquets ; rien de trop onéreux, mais de belles pensées tout de même. En sortant de la boutique avec notre sac rempli de petits trésors, je remarque la présence d'un autre magasin que nous n'avions pas encore vu jusqu'ici. Il est complètement au bout du couloir. Je demande à Sophie si elle veut aller voir, elle me répond par l'affirmative et nous nous y rendons. La porte vitrée émet un léger grincement qui annonce notre entrée. La vendeuse rivée sur l'écran de son ordinateur se retourne et nous sourit. Elle nous aurait dit que nous sommes ses premiers clients depuis le début de la semaine et je n'aurais eu aucun mal à la croire. La boutique est en fait une bijouterie. Sophie suggère de rapporter des boucles d'oreilles pour sa mère, d'autant plus que son anniversaire approche à grands pas, nous aurions trouvé son cadeau. Pendant qu'elle regarde le vaste choix d'articles d'artisanat – tout ici est fait à la main par des gens de la région, précise la vendeuse –, j'examine les bagues pour hommes. Il y en a une qui me plaît particulièrement, en argent frappé, un jonc d'apparence bien

ordinaire, mais qui ferait mon affaire. J'attends que Sophie termine de choisir les boucles d'oreilles pour lui montrer ce que j'ai vu.

À la veille du Noël dernier, j'ai demandé Sophie en fiançailles. Nous étions seuls à la maison tous les deux et je lui ai fait la grande demande. Rien de trop gros, je ne suis pas comme ça, je voulais simplement que ce soit un moment dont on se souvienne longtemps. Depuis plusieurs années, je n'arrive plus à ressentir la magie des fêtes. À cause de mon travail dans le monde du service à la clientèle où je dois travailler jusqu'au 24 décembre inclusivement ainsi qu'entre Noël et le jour de l'An, en plus de devoir supporter le stress et la colère des clients qui s'y prennent à la dernière minute pour acheter leurs cadeaux, la magie des jours de congé que j'avais lorsque j'étais enfant s'est vite dissoute. Je suis bien sûr toujours très heureux de retrouver nos familles pour fêter, mais je me disais que si nous avions quelque chose de plus à célébrer, quelque chose qui nous appartiendrait seulement à mon amoureuse et moi, ce serait encore mieux. De là m'est venue l'idée. Lorsque mes parents ont appris la nouvelle quelques jours plus tard – nous n'arrivons d'ailleurs jamais à nous voir le 25 –, ils étaient tellement contents qu'ils nous ont offert de nous payer la moitié d'un voyage. C'était l'occasion rêvée pour Sophie et moi de sortir pour la première fois du Canada et de nous prélasser au soleil du sud. Bref, tout ça pour dire que j'avais déjà acheté une bague pour elle, mais que je n'en avais pas encore une.

Sophie fait le tour du comptoir et observe la bague que je lui pointe dans la vitrine. La vendeuse s'approche et la sort du présentoir pour que je puisse l'essayer. Elle est parfaite. « Si c'est ce que tu veux, dit Sophie, je te la prends. » « Oui, c'est exactement ce que je cherchais. » La vendeuse scanne le prix des bijoux. Dans l'énervement, nous avons oublié de convertir les prix en dollars canadiens et nous devons en fin de compte déboursier près de trois cent quarante dol-

lars. Sophie paye avec sa carte de crédit et nous sortons de la bijouterie en éprouvant des sentiments partagés. Nous apportons nos précieux cadeaux dans la chambre – je garde la bague à mon doigt – et nous retournons à l'extérieur ; il faut profiter pour une dernière fois de la plage, du soleil et des breuvages gratuits.

Le matin du départ, je me lève le premier et je m'installe sur le balcon pour contempler une dernière fois le charme du site sous les lueurs de l'aube. La veille, en fin de soirée, Sophie et moi avons bu la bouteille de champagne et avons fait l'amour deux fois. J'ai besoin de commencer la journée tranquillement. Notre autobus vers l'aéroport ne part qu'à quatorze heures, mais je veux en profiter au maximum jusque-là. Sophie me rejoint, nous allons déjeuner ensemble au restaurant où nous avons mangé le jour de notre arrivée. Le départ me rend fébrile et je ne parviens pas à avaler autre chose que du yogourt et des fruits. Mes parents apparaissent à l'autre bout de la salle et se joignent à nous. Après le repas, nous remontons à nos chambres respectives pour terminer nos préparatifs.

Alors que nous venons tout juste de fermer nos valises, quelqu'un frappe à la porte. Sophie ouvre, c'est le valet qui vient prendre nos bagages. À ma grande surprise, c'est justement celui que j'ai tant cherché, celui-là même à qui je n'ai pas donné de pourboire au début de la semaine. Je suis fou de joie. J'attrape mon portefeuille et en sors un billet de vingt dollars américains. Il hésite un instant, c'est apparemment beaucoup, mais j'insiste (si ! si !) et il le prend. Je veux à tout prix qu'il me pardonne, ou au moins, me pardonner moi-même. Lorsqu'il nous tourne le dos pour sortir les valises de la chambre, un doute se glisse en moi et

je me demande si c'est vraiment lui ou si ce n'est que mon imagination. Je chuchote la question à Sophie. Elle hausse les épaules et, après un court instant de réflexion qui peut se lire sur son visage, elle fait un petit signe de tête d'approbation, un oui, oui ce doit bien être lui. À partir de ce moment-là, je me dis que la meilleure chose à faire pour moi est de m'en convaincre ; j'ai intérêt à saisir cet heureux hasard pour clore enfin ce pénible épisode. Après nous être assurés de ne rien oublier, nous rejoignons mes parents dans le hall de l'hôtel. Puisqu'il fallait libérer la chambre pour midi, il reste maintenant deux heures à tuer avant de quitter définitivement le complexe. Dans cet entre-deux, le temps ne passe pas rapidement. De plus, le fait de savoir qu'il faut quitter les lieux prochainement empêche de se laisser aller à une détente complète. Alors qu'il ne reste plus que trente minutes avant le grand départ, j'en profite pour me commander un dernier verre.

À quatorze heures moins dix, nous prenons la direction des escaliers qui donnent sur le stationnement. L'autobus n'est pas encore arrivé, mais il vaut mieux être en avance qu'en retard. C'est un autre valet qui apporte le chariot transportant nos valises. Il les dépose sur le trottoir bordant le stationnement et il se redirige immédiatement vers le monte-charge duquel il est sorti deux minutes plus tôt. Au loin, l'autobus apparaît. Il est à l'heure. Nous montons à bord et à quatorze heures cinq, nous quittons le site. Le chauffeur de l'autobus s'arrête aux mêmes hôtels qu'à l'aller, mais en sens inverse – et il n'oublie aucune valise. C'est étrange de faire le chemin à la clarté du jour ; même sans le reconnaître, je sais que nous allons dans la bonne direction. Lorsque j'aperçois l'aéroport poindre à l'horizon, des papillons se mettent à virevolter dans mon estomac. Heureusement pour nous, il n'y a aucun problème à partir de là. Les douanes, l'attente, l'embarquement (le vol n'est pas annulé comme on le voit souvent dans les films), nos

sièges (je suis assis loin de l'enfant qui pleurait à l'aller – il pleure encore – et du père qui fait toujours comme si ce n'était rien). Tout se passe bien. Ma seule source de stress de tout le vol est l'inconnu assis à côté de moi. Comme nous l'avions conclu, Sophie est au bord du hublot. Les rangées de sièges étant positionnées par groupes de trois, je suis assis au milieu et c'est un passager solitaire qui est venu prendre la place qui donne sur le couloir. En tant que tel, ça ne me pose pas vraiment de problème ; c'est plus le fait de devoir le déranger si j'ai besoin de me lever qui m'intimide. C'est un jeune homme dans la vingtaine qui lit une grosse brique de macroéconomie depuis le décollage. Le voir lire avec autant d'intérêt et de concentration me donne envie de terminer mon Houellebecq. Je l'ouvre – Sophie écoute un film sur l'écran tactile – et je lis durant presque la totalité du voyage. Au moment où je referme le livre – que j'ai adoré –, il ne reste que vingt minutes avant l'atterrissage. Lorsque le pilote réussit à poser l'avion sans anicroche dans un Montréal plutôt gris, il ne se mérite aucun applaudissement – ça allait peut-être davantage avec l'ambiance festive de l'arrivée en pays étranger. L'habitacle se vide sans trop d'empressement et nous récupérons nos bagages avant de prendre la navette pour retourner à la voiture – qui est ensevelie sous la neige dans le stationnement de l'aéroport. Après tout, c'est encore le mois d'avril et il est tombé une bonne bordée de neige en notre absence. Déneiger grossièrement la voiture avec nos mains alors que les manteaux sont encore dans le coffre n'est pas très agréable ; c'est un dur retour à la réalité.

Deux semaines après la fin de nos vacances, Sophie et moi allons magasiner un peu pour tenter d'apaiser la nostalgie du voyage. Nous nous promenons sur la rue

Sainte-Catherine, cherchant le magasin parfait pour nous soigner de la routine du travail, de l'hiver qui n'en finit plus de ne pas achever, du printemps qui tarde à s'installer. Les rues du centre-ville sont couvertes d'une épaisse couche de gadoue et une pluie verglaçante tombe continuellement depuis notre retour. Ce jour-là ne fait pas exception. Je marche en observant la mine basse des piétons qui bourdonnent autour de nous. C'est un contraste radical avec les visages heureux, sereins, presque niais des vacanciers que nous avons côtoyés. Nous entrons dans le grand magasin H&M, celui sur trois étages. Je précise que c'est celui-là parce qu'il y en a un autre un peu plus bas sur la même rue. Deux magasins de la même compagnie à moins de huit cents mètres de distance ; ça fait beaucoup d'espace de vente pour ne jamais rien trouver d'intéressant à ma grandeur. Sophie veut regarder les vêtements au premier étage, mais je n'ai pas envie de faire le tour avec elle, je préfère monter immédiatement à la section pour hommes au troisième. Nous convenons de nous rejoindre plus tard ; nous communiquerons par message texte quand nous serons prêts pour l'essayage – nous avons l'habitude de nous montrer nos morceaux avant d'entrer dans les cabines. Je mets les pieds sur le premier escalier roulant, celui qui mène à la deuxième section des femmes, et je monte les marches pour aller plus vite. Je fais le tour de l'étage pour prendre le prochain escalier roulant, mais cette fois, je me laisse porter. Pendant une fraction de seconde, il me revient en mémoire le souvenir de l'ascension de la pyramide. Il aurait été fantastique de pouvoir la monter à l'aide d'un mécanisme comme celui-là – l'expérience aurait été tout autre, mais au moins Sophie aurait peut-être pu monter avec nous jusqu'au sommet. À mon arrivée au dernier étage, je me dirige machinalement vers le coin des soldes. Je cherche ce qui pourrait bien me redonner le sourire. Je sélectionne trois chemises à dix dollars chacune et continue mon tour de l'étage. Je ne m'attarde pas à la collection profession-

nelle, les chemises cintrées et les pantalons à plis trop chers ne m'intéressent pas. Je préfère grandement fouiner dans les chandails aux logos divers – même s'ils sont trente dollars en moyenne. Malgré mes efforts pour dénicher la perle rare, je m'en tiens aux trois chemises soldées que j'ai trouvées. Après peut-être quinze minutes à tourner en rond, je sens mon téléphone cellulaire vibrer dans la poche de mon jeans. C'est un message de Sophie qui m'annonce qu'elle est prête à me montrer ses trouvailles et à les essayer. Je la retrouve au deuxième. La file d'attente pour les cabines d'essayage est bien trop longue à mon goût. Je suggère d'aller voir s'il y a moins de monde aux cabines de l'étage des hommes. C'est effectivement le cas. L'employée qui nous accueille parle anglais, mais passe rapidement au français lorsque nous lui répondons dans cette langue. Elle nous attribue les deux dernières cabines du fond. Avant de nous laisser, elle signale que si nous avons besoin d'une autre grandeur, elle se fera un plaisir d'aller la chercher pour nous. Je la remercie et me tourne vers Sophie pour convenir avec elle de nous montrer seulement les morceaux qui nous vont bien. Il ne sert à rien de parader avec ceux dans lesquels on ne se trouve pas beau. Je tire le lourd rideau qui sert de paravent et entre dans ma cabine. Il y a un miroir sur chacun des trois murs, histoire de pouvoir regarder les vêtements sous le plus d'angles possible. Il y a aussi deux tabourets. Sur celui de gauche, je dépose les trois chemises en faisant attention pour qu'elles ne touchent pas le sol, et sur celui de droite, je mets mon manteau et ma casquette. Comme n'importe quel autre endroit sur le corps après un vilain coup de soleil, après avoir guéri, le dessus de ma tête a pleumé. La première semaine après le retour, j'ai dû laisser ma tête découverte tant je n'étais pas à l'aise avec un poids sur le crâne; c'était encore trop douloureux. Maintenant que tout est bel et bien guéri, ça ne me fait plus mal – une chance pour moi, parce que je porte une casquette tous les jours.

Je prends la première chemise et me mets à la débou-tonner pour pouvoir l'enfiler. Les trous sont un peu trop petits pour les boutons et la tâche est ardue. J'en suis à la moitié quand Sophie me demande de sortir de ma cabine pour lui donner mon avis sur un morceau. Je suis étonné qu'elle ait eu le temps d'essayer un vêtement avant moi, mais elle ne porte rien qui demanderait une grande dextérité – comme des boutons récalcitrants par exemple. Sophie a sur le dos un chandail blanc assez simple, mais qui lui va très bien. Sous le mince tissu, on peut entrevoir son soutien-gorge noir, que je ne peux m'empêcher de fixer – c'est mon préféré. D'ailleurs, le chandail donne l'impression que ses seins sont plus gros que d'habitude. « Je mettrai évidemment pas les deux morceaux ensemble, c'est beaucoup trop transparent. » Je hoche la tête avant de disparaître dans ma cabine. Au lieu de retourner immédiatement dans la sienne, elle écarte mon rideau et me regarde me débattre avec les boutons pendant un instant. Lorsque je lève finalement les yeux vers elle, elle me fait un clin d'œil et repart de son côté. Je termine de préparer la chemise et l'essaye sans plus attendre. Les manches sont un peu trop courtes à mon goût. Je l'enlève et me mets aussitôt au travail sur la deuxième qui se montre d'emblée moins ardue à débou-tonner. Par-delà le mur qui nous sépare, Sophie me demande si j'ai quelque chose qui me fait. Je lui énonce brièvement le problème des manches trop courtes sur la première chemise. « Dommage, dit-elle, c'est ma préférée. » C'est celle que je préfère aussi, mais je sais que si je la ramène chez moi, je vais la porter une fois ou deux avant de la laisser prendre la poussière dans ma penderie. Je m'aperçois rapidement que la deuxième chemise comporte des accrocs dans le tissu. Je laisse tomber puisque c'était la dernière de ce modèle – on ne se demande plus pourquoi. Je passe mes bras dans les manches de la troisième chemise et tout me semble parfait. Je l'attache de haut en bas avant de revenir au tout premier bouton en espérant que le col ne

soit pas trop serré ; j'ai toujours beaucoup aimé porter mes chemises attachées jusqu'au cou. Dans le miroir du fond de la cabine, je vois le rideau bouger ; c'est Sophie qui veut regarder où j'en suis dans mon essayage. Elle me dit que la chemise me va bien, je la remercie. Le col n'est pas si mal, je peux facilement y glisser deux doigts, ce qui me convient parfaitement. Sophie approuve mon choix et repart essayer le dernier morceau qui lui reste : tous les autres, sauf le chandail blanc, ne lui vont pas. En voulant retirer la chemise, je croise mon regard reflété dans le miroir de droite dans celui de gauche – et ainsi de suite à l'infini. Je suis surpris de constater à quel point je peux voir clairement le dessus de ma tête. Je touche mon crâne à l'endroit où j'ai eu mon coup de soleil et je remarque avec effarement que c'est encore plus dégarni que ce que je pensais. La brûlure semble avoir dégradé l'état de mon cuir chevelu plus rapidement que la normale. C'est la toute première fois que je peux constater l'étendue de ma calvitie. Bien sûr, j'ai déjà essayé quelques fois avec les miroirs amovibles de la pharmacie à la maison, mais je ne pouvais pas tout voir et ça ne m'avait jamais paru aussi grave. C'est dans cette cabine, à ce moment-ci, que je m'aperçois de l'ampleur des dégâts. Il faut que je fasse quelque chose, mais quoi ? Sophie me demande si je suis prêt à partir, mais je ne le suis pas. Oh non, je ne le suis pas. Je reste là à toucher le dessus de ma tête et à le fixer dans le reflet du miroir de malheur. Sophie passe finalement la tête à côté du rideau. « Mais qu'est-ce que tu fais là ? » Je lui raconte alors ce que je viens tout juste de vivre. Elle tente de me rassurer en me disant que ce n'est pas grave et qu'elle me trouve beau comme je suis. Je la remercie pour sa gentillesse, mais je lui explique que le choc, c'est surtout de n'avoir jamais remarqué que c'était dégarni à ce point. « Allez, finit-elle par dire, habille-toi, on retourne à la maison. T'arrangeras pas ça ici. » Elle a raison. Je remets mes propres vêtements, surtout ma casquette, et je laisse les trois chemises à la préposée aux cabines en

lui disant que ça ne convient pas – je suis trop démoralisé pour acheter la troisième chemise, même si elle est soldée et qu'elle me va bien. Sophie paye son chandail blanc et nous retournons à la maison.

Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire. Je n'ai pas assez d'argent pour suivre un traitement sérieux contre la perte de cheveux et encore moins pour me payer une transplantation. Après quelques recherches sur internet, je me rends compte que le moyen le plus économique de régler mon problème – ou plutôt de le camoufler – est de m'acheter un rasoir électrique de manière à entretenir ma tête moi-même. Je vais à la pharmacie du coin et choisis le modèle le moins cher. Aussitôt revenu à la maison, je regarde des tutoriels sur YouTube pour me faire une meilleure idée quant à la façon de m'y prendre. Je déballe l'emballage de l'appareil et m'installe devant le miroir de la salle de bain. J'observe les différentes têtes du rasoir avant d'arrêter mon choix sur la quatrième. Étant donné que c'est ma première fois, je dois faire deux passages : un premier pour raccourcir mes cheveux et un deuxième pour la finition. Je fais un test en rasant le dessus de ma tête, mais je trouve que ce n'est pas assez court. On voit encore trop bien la démarcation de ma calvitie. Je termine le premier rasage pour égaliser le tout et décide d'enlever la tête pour le deuxième passage ; je vais me raser les cheveux à zéro. Dans le pire des cas, ça repoussera – un peu. En y allant prudemment, j'arrive à un résultat satisfaisant en moins de trente minutes. Le lavabo est rempli de cheveux courts qui s'incrustent partout – c'est encore bien pire que les poils de barbe. Ça me prend dix minutes pour tout nettoyer. Je suis content du résultat. Il me faudra un certain temps pour m'habituer à ce nouveau look, mais je trouve que ça me va plutôt bien.

Mon téléphone cellulaire se met à sonner dans le salon. Sophie vient me le porter jusqu'à la salle de bain sans savoir si j'ai terminé – elle ne me regarde pas. L'afficheur indique le numéro de mon frère. On ne s'est pas encore parlé depuis mon retour. Je ne sais pas s'il veut simplement prendre des nouvelles de mon voyage ou me dire qu'il est fâché parce que j'ai oublié de l'appeler en direct du Mexique pour sa fête – j'aurais pu réessayer un autre jour dans la semaine, mais ça m'est complètement sorti de la tête. Je prends mon téléphone. Il commence en me demandant si j'ai aimé mon séjour. « Oui, on s'est bien reposés et on a eu du beau temps toute la semaine. » « Cool, je suis content pour vous, dit-il, mais c'est pas juste pour ça que je t'appelle. Est-ce que tu es au courant pour les parents ? » me demande-t-il promptement. Je le rassure, je ne le suis pas. « Maman vient tout juste de m'appeler, poursuit-il, elle part vivre en appartement le 1^{er} juillet. » Je sors de la salle de bain et me dirige vers la cuisine. « C'est sérieux ? » je demande avec un petit quelque chose d'étrange dans la voix pour que Sophie le perçoive. Elle lève des yeux interrogatifs vers moi – c'est aussi la première fois qu'elle remarque ma nouvelle coupe de cheveux. « Très sérieux, reprend mon frère, mais ils ne se séparent pas officiellement. Maman dit qu'elle veut essayer de vivre seule de son côté et de prendre du temps pour elle. » Je ne sais pas trop quoi penser de cette annonce inattendue. Bien qu'il y ait eu quelques signes de discorde entre mes parents pendant le voyage, je n'aurais jamais cru que ça puisse se rendre là. Mon frère raccroche après avoir proposé de se voir bientôt pour en discuter davantage. J'explique à Sophie tout ce que mon frère m'a raconté – presque rien finalement, et je n'en sais pas plus que lui sur cette histoire – puis nous allons nous asseoir dans le salon. Elle me demande comment je prends cette annonce, mais je ne le sais pas encore. J'ai faim, j'ai soif. Je me lève d'un bond, me rends à la cuisine et me verse un verre de whisky – avec une seule glace. Je retourne vers Sophie qui n'a pas bougé d'un

poil. « Est-ce que ça te tenterait qu'on commande du poulet? » Elle me regarde et hoche la tête: « C'est une bonne idée. » Elle attrape le iPad et me le donne. Je me connecte sur le site internet de la pâtisserie du coin qu'on aime bien – surtout parce qu'elle permet de commander en ligne, ce qui est parfait pour ce genre de journée où on a envie de parler le moins possible à des êtres humains qu'on ne connaît pas – et je passe notre commande. Je reçois la confirmation par courriel presque aussitôt. Sophie allume la télévision. Tout en changeant les postes à la recherche d'une émission à regarder, elle me dit qu'elle aime bien ma nouvelle tête. Je l'embrasse et elle arrête son choix sur la partie de hockey qui vient tout juste de commencer. Au bout de trente-cinq minutes – le courriel de confirmation en prévoyait quarante –, la sonnette de la porte se fait entendre. Je vais voir à la fenêtre, c'est bien le livreur. J'ouvre la porte et il me remet trois boîtes maintenues ensemble par des attaches en plastique blanc: deux contenant un repas chacune et une contenant deux soupes. Je les dépose derrière moi m'attendant à devoir tenir le terminal portatif Interac entre mes mains, mais le livreur tarde à me le tendre. Devant le malaise qui s'installe, je lui rappelle que je paye avec une carte – j'avais coché l'option lors de la commande –, mais il me répond que le terminal est défectueux et que je dois régler en argent comptant. Contrarié, je lui dis d'attendre un instant et reviens à l'intérieur de l'appartement. Je n'ai pas d'argent sur moi, mais Sophie a quarante dollars dans son portefeuille, c'est mieux que rien. Le coût du repas s'élève à trente-neuf dollars et quatre-vingts sous. Je tends les deux billets au livreur en lui disant que c'est malheureusement tout ce que j'ai, que je suis désolé pour le pourboire et je précise que si j'avais su que le paiement par terminal n'était pas disponible, je me serais arrangé autrement. Il s'empare des billets en les regardant bêtement, visiblement déçu, et il retourne à son véhicule à crête de coq. Revenu dans le salon, je dépose les boîtes sur la table basse et Sophie me demande combien ça a coûté en tout. Je dis: « Quarante, pourboire inclus. »

DU MÊME AUTEUR

Cœur takeout, poésie, Éditions de l'Écrou, 2013.

Arroser l'asphalte, poésie, Del Busso Éditeur, 2017.

DÉJÀ PARU AUX ÉDITIONS TRIPTYQUE
DANS LA COLLECTION ENCRAGES

Chloé SAVOIE-BERNARD (dir.), *Corps, fictions*, 2018.

Direction littéraire: Marie-Julie Flagothier
Révision: Ophélie Savard-Gratton
Composition et infographie: Isabelle Tousignant
Illustration et graphisme en couverture: Valéry Lemay
Graphisme en quatrième de couverture: KX3 Communication

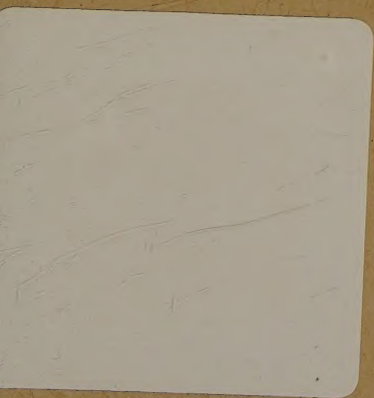
Diffusion pour le Canada: Gallimard ltée
3700A, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2X 2V4
Téléphone: 514 499-0072 Télécopieur: 514 499-0851
Distribution: Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique:
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris
France
<http://www.librairieduquebec.fr>
Téléphone: (33 1) 43 54 49 02 Télécopieur: (33 1) 43 54 39 15

Groupe Nota bene
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1
info@groupenotabene.com
groupenotabene.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR INC.
À MONTMAGNY (QUÉBEC)
EN FÉVRIER 2019
POUR LE COMPTE DU GROUPE NOTA BENE

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada



Je n'écoute soudainement plus les conversations autour de la table. Je suis absorbé par le sentiment de culpabilité qui grandit en moi, à la faute que j'ai commise, au pourboire que j'ai omis de donner au jeune garçon. Je revois son regard perdu et désespéré au moment de refermer la porte et je comprends maintenant tout le sens dont cet air était fait ; il attendait sa récompense, son dû.

Philippe Chagnon est né à Saint-Hyacinthe en 1986. Il a publié deux recueils de poésie : *Cœur takeout* (Éditions de l'Écrou, 2013) et *Arroser l'asphalte* (Del Busso Éditeur, 2017). Il signe avec *Le pourboire* son premier roman.

t

triptyque

Collection Encrages
Roman

ISBN : 978-2-89801



9 782898 010

groupenotaben



W8-BWY-977

